

# POLICE MAGAZINE



Traite  
des  
Blanches,  
pas morte !

**Lire, pages 8 et 9, les  
étonnantes révélations  
de cette enquête.**

Lire  
pages  
10 et 11  
Le passionnant  
roman de  
Georges Simenon  
Le PASSAGER du POLARLYS

## Le virus de la volupté.

Au tribunal de C..., petite sous-préfecture étendue le long des rivages fleuris d'un cours d'eau du Centre.

Tous les curieux de la ville se sont portés au Palais de Justice, afin d'entendre les détails du procès intenté par les époux B... au sieur Philippe Y..., se disant journaliste, et tenu, à tort ou à raison, pour un personnage assez équivoque.

Motif ? Nous ne tarderons pas à le connaître.

M. LE PRÉSIDENT, après avoir fait ins-

tales, dans un état... inaccoutumé, crut opportun de mettre son épouse au courant.

M. Y..., sarcastique. — M<sup>me</sup> B... a eu bien tort de se plaindre et d'ordonner à son mari mon assignation, si elle a tiré de l'accident un bénéfice inattendu.

M<sup>me</sup> B... bondissant à nouveau. — Monsieur, je suis une honnête femme... Je n'aurais pas accepté un rendez-vous de Théodule s'il n'avait eu pour cause que vos ignobles et dégradantes photographies.



taient avec beaucoup d'égards les plaignants à sa droite et le défendeur à l'opposé, côté « cour », non sans lui témoigner un certain mépris. — Je tiens à prévenir l'assistance que le procès qui va être jugé est d'une nature assez particulière. Je réclame de tous le plus grand calme, disposé à prendre des mesures énergiques en cas de manifestations. (A M. Philippe Y.) Vous êtes reporter, paraît-il ? Attaché à des feuilles ou revues d'un genre particulier, confidentiel et gaULOIS.

M. Y... — Gaulois ?... Si vous voulez... Encore que ce mot auquel vous semblez donner un sens péjoratif soit bien, pour moi, dans la meilleure tradition française.

M. LE PRÉSIDENT. — Il n'empêche que pour satisfaire les habitués de ces journaux spéciaux...

M. Y... — Mais non, pas spéciaux, monsieur le président. Nous avons parmi nos plus fidèles abonnés des membres de la magistrature... et des photographes !

M<sup>me</sup> B... sautant de son siège. — Il a dit des photographes !... Eh bien ! moi, je prétends que les dévergondés qui lisent de pareilles horreurs...

M. LE PRÉSIDENT, avec finesse. — Le défendeur aura voulu dire : des pornographes...

M<sup>me</sup> B... inquiète et qui n'a visiblement pas compris. — Ah bien ! bien !... Je m'en rapporte à Monsieur le juge... (Elle se rassoit, un peu rouge.)

Cette passe d'armes finie, nous apprenons alors que le sieur Y... est venu passer un mois de vacances dans la cité, accompagné de sa maîtresse, une jeune et gentille danseuse de music-hall, et que, pour occuper ses loisirs tout en songeant à ses collaborations, il a « tiré en photo » sa petite amie, et ce dans des costumes plus que sommaires, en des aspects moins que convenables.

Ses clichés faits, Y... songea alors à les développer. Mais son installation de vacances ne lui permit pas de réaliser ce projet. Une chambre d'hôtel de province ne présente pas toutes les qualités d'un bon laboratoire.

Tant pis, se dit alors le journaliste, j'écrirai mes articles et confierai le développement des clichés destinés à leur future illustration à ce brave M. B... qui, paraît-il, est un excellent photographe...

M. Y..., au président. — Je tiens à préciser ici que je prévins avec tout le tact possible mon fournisseur de la nature du travail. Je lui dis : « Cher monsieur, vous serez peut-être surpris de voir se révéler sous vos yeux des images assez légères. Mais rassurez-vous, elles ne le sont pas trop, puisque, dans quelques jours, on les publiera dans une revue très appréciée... »

M. LE PRÉSIDENT. — Appréciée par des gens qui n'ont peut-être pas tous les scrupules désirables.

M. Y..., les bras au ciel. — Enfin, monsieur le président, nous sommes en 1938 ! J'ai vraiment une déveine inouïe : celle d'être tombée sur la seule ville de France où l'on confonde la gaillardise avec l'outrage aux bonnes mœurs.

M. LE PRÉSIDENT. — Nuance, monsieur ! Lorsqu'un individu achète le journal que vous approvisionnez...

M. Y... — Il est lu par plus de cinquante magistrats !

M. LE PRÉSIDENT, agacé. — Vous l'avez déjà dit... sans convaincre le tribunal... Je reprends... Lorsqu'un quelconque amateur, qu'il soit... juge ou disciple de Népce et Daguerre, achète une telle feuille, il a conscience de ce qui l'attend. Vous avez bien prévenu M. B... de ce qu'il trouverait au fond de sa cuvette de révélateur, mais vous n'avez pas dit l'exacte vérité. Parmi les plaques que vous lui confiastes pour les développer, il s'en trouvait trois représentants des tableaux révoltants.

M. Y... — Fatale erreur !... Je n'avais pas eu l'intention de les joindre aux autres.

M. LE PRÉSIDENT. — Il fallait d'autant plus faire attention que le plaignant, révolté en face de ces images, révolté et peut-être, également, placé, en raison des circons-

M. Y... — Il y eut donc un rendez-vous !

M. LE PRÉSIDENT. —

Taisez-vous !

Ces insinuations sont hors de propos. (Aux plaignants.) Veuillez exprimer vos griefs, je vous prie.

Ils sont assez divertissants. Le brave photographe est un homme qui semble avoir pour son épouse un culte respectueux et craintif.

Et cela se conçoit d'autant mieux que la dame a de la carrure, du biceps sous ses manches ballon et du caractère.

Il ne lui dissimula point qu'il avait reçu mission de développer des clichés provenant d'un journaliste et qu'il allait se trouver en présence d'images assez curieuses. Madame pinça les lèvres et, après avoir réfléchi, décréta que l'opération se ferait en sa présence.

La précaution devait donner des résultats... désastreux.



Lorsque le couple eut achevé le développement, on examina les épreuves au grand jour, et les jambes, les cuisses ainsi que le tout et tout de la sémillante Dora, la petite amie du plaignant, apparurent avec des détails les plus circonstanciés, sur trois exemplaires, ceux qui avaient été joints par étourderie à la collection.

L'épouse, indignée, empoigna alors les photos ahurissantes et fit le geste de les déchirer. En honnête commerçant, le mari s'interposa. Il fit plus, il osa se rebeller contre la volonté de sa femme et reçut en échange une maîtresse gifle.

M<sup>me</sup> B..., dans un état d'exaltation évident. — Oui, et je ne m'en cache pas, monsieur le président : j'ai frappé Théodule. Je voulais ensuite détruire les clichés répugnants, mais, entre temps, mon époux les avait soustraits à mes recherches.

M. LE PRÉSIDENT. — En somme, vous estimez, madame, que le tort causé à votre ménage par la faute de l'adversaire a été considérable...

M<sup>me</sup> B... — Mon mari est le plus convenable des hommes... Il l'était jusqu'à ce jour-là ! Depuis, ah !... C'est tout différent.

M. B..., au comble de la détresse. — Mais non, je vous assure, monsieur le président...

M<sup>me</sup> B..., dans une nouvelle explosion. — Nieras-tu que je t'ai trouvé dans l'atelier en compagnie de la bonne à qui tu montrais ces horreurs que tu avais tirées en cachette sur papier velours ?

(La salle se tord.)

M. LE PRÉSIDENT. — Du calme, je vous prie. Tout cela est certainement pénible...

M. Y... — Le plus curieux, c'est que je n'ai pu récupérer les trois fameux clichés qu'à près de nombreuses réclamations. M. B... a prétendu d'abord les avoir brisés par maladresse.

M. B... — Je ne savais plus que faire.

M. Y... — Il me fallut insister et même menacer pour les avoir... Parce que j'avais eu vent de ce qui s'était passé dans le ménage.

M<sup>me</sup> B... — Mon mari les gardait précieusement dans un coin du grenier.

M. Y... — J'ai encore un secret à révéler. La tenancière de la maison publique de cette charmante cité m'a confié que mon digne adversaire avait distribué à ses dames tout un lot d'épreuves provenant de mes clichés... hasardeux. J'en profite pour m'élever avec force contre ce procédé de diffusion qui porte un tort considérable à mon amie. On a beaucoup discuté au « grand 7 » sur son anatomie intime... Je ne sais pas encore si elle n'intentera pas à ce propos une action reconventionnelle en dommages et intérêts.

prétend avoir observé le secret professionnel...

— Je ferai remarquer au tribunal que le docteur a été assigné en vertu des usages le rendant civilement responsable de ses subordonnés.

— C'est exact et aussi fort curieux, puisque vous vous félicitez en quelque sorte de cette indiscretion.

— Oui, mais, d'autre part, je conçois la déception de ma femme. Elle a voulu obtenir réparation d'un fait qui servira de base à son prochain divorce. En galant homme, en loyal époux, je n'avais pas à lui refuser

# CAUSES SALÉES

Les avocats des deux parties ne se privent pas, la discussion terminée, pour entasser des montagnes d'arguments tous plus massifs les uns que les autres au cours de leurs spirituelles et respectives plaidoiries.

Finalement, le tribunal rend sa sentence : M. Philippe Y... n'est condamné qu'à une amende légère : 25 francs avec sursis, pour avoir jeté imprudemment le trouble dans le foyer du photographe.

Et il leur paiera 500 francs d'indemnité.

## Cure de rajeunissement.

Il faut souffrir pour être belle, pensent certaines femmes avides de succès et que l'âge a chassées des rives fleuries de la beauté juvénile.

M<sup>me</sup> Claire J... se répéta-t-elle congrûment ces paroles, en pénétrant dans la clinique du Dr Jasmin H... par un bel après-midi de mai 1936 ?

Il convient de dire que M<sup>me</sup> J... a dépassé la quarantaine depuis cinq tout petits automnes et que la peau de son visage a perdu ce velouté qui fut si longtemps son orgueil entre l'Exposition de 1900 et celle des « Arts décoratifs ».

De là à chercher le retour de la peau de pêche sans rides, de cet aspect séduisant, étincelant, capable d'attirer et de retenir surtout, il n'y a qu'un pas.

La quadragénaire le franchit après avoir assuré à son époux qu'elle sortirait de la clinique plus avantageuse que jamais, et qu'il en aurait tout le profit.

— Je ne suis pas très rassuré quant au résultat, dit le sieur J... sceptique.

— Tu verras, mon chéri, que non seulement je vais te revenir plus belle, mais encore ardente, amoureuse et avide de sensations. Le Dr H... est un véritable sorcier...

Cette fois, il paraît que l'époux abandonna



sa résistance. Il avait semble-t-il de puissants motifs pour reconquérir des droits depuis longtemps abolis. Peut-être était-il éloigné de son épouse parce que le charme et la bonne volonté faisaient défaut depuis longtemps au creux du lit conjugal. Mystère !

Mystère qu'un procès va cependant éclaircir sans vergogne. La justice est d'une effroyable indiscretion.

Monsieur, veuillez jurer de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ! vient de dire le président au mari de la rajeunie, cité comme témoin et caution de la plaignante, en l'espèce son épouse.

« Le Dr Jasmin H..., votre adversaire,

mon autorisation d'ester en justice devant vous et de poursuivre l'homme à qui elle devra ce qu'elle estime son malheur.

Reconnaissons-le, voici un début d'affaire pas mal saugrenu.

M. J..., heureusement, ne tarde pas à nous donner toutes les explications souhaitables.

— J'avais cru pertinemment, dira-t-il, après quelque préambule, que ma femme entrât à la clinique du Dr H... pour y faire une cure de rajeunissement. Il est vrai que l'idée ne me vint pas de chercher sur un Bottin ou sur un annuaire ad hoc les spécialités que soignait cet homme de l'art. Pourquoi aurais-je eu des soupçons d'abord ? Ma conjointe avait pris un déplorable embonpoint, sa figure s'était flétrie, je savais cette femme coquette et déçue de se voir devenue moins belle en son miroir. Il ne pouvait me venir à l'esprit qu'une autre cause motivait son entrée dans une maison de santé où, par sauvegarde d'amour-propre, elle avait tenu à se rendre seule.

A ce moment, on aperçoit sur le banc des plaignants une masse de fourrures audessus d'un immense chapeau cloche qui se tremousse. C'est M<sup>me</sup> Claire J..., la demanderesse.

Un indiscret rayon de soleil entré furtif par la haute croisée de la salle parvient à glisser sur son visage... Eh bien ! nous ne ferons pas nos compliments au Dr H... Ce n'est pas quarante-cinq ans que paraît la malheureuse. C'est beaucoup plus. La cure n'a pas été effective, bien au contraire.

Messieurs, répond le témoin, je fus pris un jour, et ce, malgré la défense que m'avait faite ma femme, du désir violent d'aller la voir à la clinique. C'était à la fin de sa dernière semaine de « traitement ». Un dimanche, je sonnai ; une infirmière vint m'ouvrir, elle me demanda qui je venais voir et j'allais lui répondre lorsque, dans le petit salon où elle m'avait fait entrer et où attendaient quelques personnes, je vis un de mes amis, un vieux camarade du front, un intime de mon ménage. Il parut gêné, vint à moi cependant et me tendit une main hésitante.

— Que fais-tu ici ? lui demandai-je, oubliant du coup mon infirmière et sa question précise.

« Son hésitation, sa gêne, la rougeur qui avait envahi sa face m'obligèrent à attendre sa réponse quelques secondes. Enfin il m'avoua qu'il avait dans la clinique une petite amie, et je n'insistai pas.

D'autres sujets de curiosité venaient au surplus m'assaillir. Des mots, des noms de maladies avaient été prononcés autour de moi : septicémie, abcès internes, fibromes... j'en passe. Toute la gynécologie.

— En somme, vous conçûtes dès cet instant, monsieur, de singuliers doutes sur le caractère véritable de ce dont souffrait votre femme ? précise M. le président.

— Oh ! je ne tardai pas à être renseigné. Revenant à l'infirmière après avoir encore une fois pris la main de mon vieil ami, je la priai de me mener au n<sup>o</sup> 12, chambre occupée par ma femme, et j'ajoutai : vous lui annoncerez la visite de son cousin Octave.

On voit encore à ce moment l'assemblage de fourrures et le chapeau cloche se livrer à quelques sursauts nerveux. Le dénouement approche.

— Remis, continue M. J..., entre les mains d'une nouvelle infirmière, je n'eus pas grand peine à trouver dans l'ascenseur un moyen de la faire parler.

« C'est vous qui vous occupez de M<sup>me</sup> J..., n'est-ce pas ?

« Oui, monsieur.

« Elle a bien supporté le... traitement ?

« Oh ! c'est-à-dire, monsieur, que l'opération a été un peu longue... Le ventre, c'est toujours délicat surtout chez les dames de cet âge... »

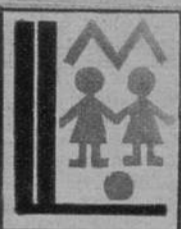
Passons sur les autres détails. En quelques termes bien précis, l'époux curieux se trouva parfaitement éclairé sur le mal

(Suite page 4.)

# La Police des routes en Allemagne



Contrôle de nuit sur la grand'route.



A France, aujourd'hui, possède le réseau routier le plus complet et le plus harmonieux qui soit au monde. La longueur totale de nos routes atteint 650 000 kilomètres. L'Angleterre et l'Allemagne réunies n'arrivent pas à ce chiffre. Et, pourtant, c'est chez nos voisins

d'outre-Rhin que se trouve actuellement la police des routes la plus nombreuse et, peut-être, la mieux organisée d'Europe.

Il convient de chercher, notamment, la cause de cette indiscutable suprématie, dans les nombreuses autoroutes dont l'Allemagne, grâce à son « Service du travail » et à un judicieux emploi de ses chômeurs, a déjà achevé la construction.

Les voitures actuelles, en effet, ne conviennent nullement à ces routes nouvelles. Beaucoup d'entre elles sont trop lentes. D'autres ne peuvent soutenir d'une manière assez prolongée les vitesses très élevées qui sont la seule raison d'être des autoroutes. Il a donc fallu construire des machines puissantes, permettant des moyennes jusqu'à ce jour inconnues.

Mais on s'aperçut alors que ces bolides dès qu'ils empruntaient les routes ordinaires, perturbaient profondément la circu-

Inspection, avant le départ, des patrouilles motorisées de la police des routes, à Potsdam.

lation. La parade ne se fit guère attendre. Aux schupos chargés de la surveillance des routes vinrent s'adjoindre, successivement, l'imposante armée des gardes champêtres et la gendarmerie des localités isolées. Ces renforts massifs, soigneusement préparés à leurs attributions nouvelles, firent merveille et portèrent le contrôle des routes à un degré de perfection dont nos voisins peuvent, à juste titre, s'enorgueillir.

Après les effectifs, voici le matériel. Il est, on pouvait s'y attendre, considérable et ultra-moderne. Et il n'est pas sans importance de noter que tous les

Contrôle du poids d'un camion fortement chargé par la police des routes, en Allemagne.

véhicules utilisés : motos, autos et camions, sont pilotés par des conducteurs émérites, véritables spécialistes de la chasse aux fuyards de la route.

Disons enfin que l'action de ce matériel « roulant » est complétée par l'emploi des divers appareils et engins : téléphone, T. S. F., bombes spéciales, fusées, etc., mis à profusion à la

Si nous examinons les principes d'utilisation de ces hommes et du matériel, nous constatons qu'ils diffèrent légèrement selon que le contrôle s'exerce le jour ou la nuit.

Dans la journée, la surveillance est confiée aux patrouilles motorisées, et à des éléments fixes, transportés à pied d'œuvre en camion. Dans ce dernier cas, le dispositif habituellement adopté est celui de la triple embuscade. Trois petits postes, échelonnés de 2 kilomètres en 2 kilomètres sont soigneusement dissimulés en bordure de la route, le groupe central étant placé à proximité du point dangereux à surveiller. Le filet est tendu, et voici justement une auto qui, non contente d'arriver en trombe, se permet de doubler en troisième position. Coup de sifflet. Loin de s'arrêter, le bolide accélère, et disparaît non sans qu'un schupo lui ait lancé au passage une bombe spéciale, dont l'explosion, d'ailleurs inoffensive, s'accompagne de nombreuses projections de peinture indélébile. Mais le véhicule a, par miracle, échappé aux souillures révélatrices qui l'auraient signalé à l'attention de tous les policiers rencontrés. Va-t-il donc réussir à s'enfuir ? Impossible ! En effet, le petit poste dans la direction duquel il se dirige va lui barrer la route. Car les trois détachements communiquent entre eux par téléphone. La ligne téléphonique de campagne à haut isolement qui les relie est posée à même le sol et serpente, invisible, dans l'herbe des talus, ou au creux des fossés. Il serait vain, d'ailleurs, de la couper dans le but d'échapper au châtiment, car cette opération, par suite d'un ingénieux dispositif, déclencherait dans les trois postes de guet une sonnerie d'a-

La police allemande des routes, bien que solidement armée, pratique le meilleur jiu-jitsu.

lerte, et la circulation serait immédiatement interrompue.

Il existe d'ailleurs une autre utilisation, très importante, de ces appareils téléphoniques portatifs. Branchés, à des heures convenues, sur les fils aériens du réseau local des téléphones, ils permettent à la police des routes de recevoir, au cours de ses tournées, entre autres renseignements intéressants, communication du signalement des autos volées dans la région.

Mais, ici, il faut bien le dire, la chose se complique. En effet, si la poursuite d'un contrevenant au code de la route est souvent aisée, car, le délit n'étant jamais bien grave, le fuyard, sur

Patrouille motorisée en contrôle volant, la nuit, sur la grand'route

disposition de la police des routes.

le point d'être rejoint, n'insiste généralement pas, la chasse au malfaiteur, par contre, réserve parfois de fâcheuses surprises. Témoin cette mésaventure survenue récemment, non loin de Darmstadt, à une voiture de la police des routes, munie de la T. S. F. Le haut-parleur, soudain, parla précipitamment : « Toutes voitures, attention ! Arrêtez Mercedes, conduite intérieure grise, matricule illisible, venant de Mayence, occupée par quatre hommes armés, bandits dangereux... » A ce moment précis, une longue auto grise, marchant à toute allure, dépassa celle des schupos.

— Une Mercedes... quatre hommes... C'est elle, *Donnerwetter!* jura le chauffeur en accélérant brusquement, cependant que le klaxon, commande soudain bloquée, faisait entendre sans arrêt son appel impérieux.

Mais la voiture poursuivie ne ralentit pas. — Faut-il tirer ? demanda le schupo assis à côté du conducteur.

Ce dernier secoua la tête. — Inutile de te presser... Nous gagnons à vue d'œil... Mais, après le tournant, si tu veux...

Ce fut précisément à la sortie du virage que se produisit l'accident. Un choc, une embardée et l'auto des policiers se renversa en travers de la route, cependant que ses occupants, brutalement projetés sur le sol, mais providentiellement indemnes, contemplaient avec stupeur, sans même songer à se relever, l'obstacle imprévu qui avait si radicalement mis fin à la poursuite. C'était la malle arrière de l'auto grise. Fracassée, elle montrait son contenu : trois énormes pierres pesant bien, ensemble, une centaine de kilos.

Les bandits furent d'ailleurs capturés le soir même, et on découvrit en examinant leur voiture que la malle, assujettie par un ingénieux système de griffes basculantes, avait été libérée par une simple traction sur un levier situé à côté du conducteur.



La police des routes, en Allemagne, vérifie les signes obligatoires.

Un de mes amis, retour d'Allemagne, m'a conté un fait dont il fut témoin dans le Palatinat, à quelques kilomètres de Spire, alors qu'il se dirigeait en voiture vers cette ville. Le rugissement caractéristique d'une sirène de police frappant soudain ses oreilles, il se rangea sur le bord de la route et vit passer à quelques secondes d'intervalle, lancées à toute vitesse, deux torpédos dont la dernière était occupée par deux schupos.

Il se remit en route et ne fut pas peu surpris de trouver, trois kilomètres plus loin,

l'auto de la police arrêtée devant un mur opaque de fumée noire. Les deux policiers, qui riaient de l'incident, sachant bien qu'ils auraient leur revanche, ne firent aucune difficulté pour expliquer ce qui s'était passé. Serrés de trop près, les occupants de la voiture poursuivie, de hardis contrebandiers, avaient laissé tomber sur leur passage quelques grenades fumigènes qui explosèrent en créant, sur plus de trois cents mètres, un obstacle qu'une auto et même un piéton ne pouvaient absolument pas franchir.

Mon ami, que sa connaissance du « fog » londonien aurait dû rendre plus circonspect voulut néanmoins s'engager dans ce brouillard artificiel, afin d'en mesurer l'efficacité. L'expérience fut aussi brève que concluante. Il ne tarda pas à revenir, couvert de la boue d'un fossé dont il n'avait soupçonné l'existence que lorsqu'il était trop tard.

Nous voyons par ces deux exemples que la police des routes du Reich a parfois affaire à forte partie, mais c'est, on le remarquera, lorsqu'elle se substitue à la police, tout court... Par contre, sa mission de contrôle vis-à-vis des usagers de la route est généralement aisée à remplir. C'est que le respect des règlements n'est pas en Allemagne qu'une simple formule. Les prescriptions du Code de la route sont scrupuleusement observées par la grosse majorité, car, à la moindre faute, un schupo, un gendarme, ou un garde champêtre, qu'on jurerait sorti de terre, dresse procès-verbal et... exige sur le champ le paiement de l'amende.

La nuit, la surveillance est exercée par des patrouilles motorisées qui opèrent en liaison avec les rondes de gendarmes à pied. Une voiture coupable d'une infraction quelconque, brûle-t-elle la politesse aux pandores allemands ? Ces derniers, à l'aide d'un pistolet spécial, lancent alors une fusée rouge ou bleue suivant la direction prise par l'auto fugitive. La voiture de la police des routes qui aperçoit le signal se rabat alors sur lui, coupant la route au délinquant, ou le prenant en chasse, suivant le cas.

Pour conclure, si nous comparons avec la nôtre, qui cependant a réalisé, ces dernières années, des progrès notoires, la police des routes en Allemagne, nous pouvons affirmer sans hésiter : à l'Est, il y a du nouveau !

P. J.

très intime que sa femme était venu faire soigner à la clinique du D<sup>r</sup> H... Un de ces inconvénients graves que l'on ne gagne qu'en abusant des tête-à-tête, duos ultravoluptueux, et ce sans ménagement ni mesure.

— Voilà donc, se dit M. J..., pourquoi, depuis tant d'années, je trouvais pour mon propre compte la porte fermée. C'est un excès d'amour extra-conjugal qui a fait vieillir ma femme.

Le D<sup>r</sup> H... n'est pas destiné à lui rendre sa jeunesse extérieure et visible ; je gage qu'après l'avoir remise « en état », il aura probablement pour mission de lui restituer à l'aide d'un traitement issu des recherches du célèbre Voronoff une vigueur nouvelle... Bien du plaisir, messieurs... Je n'ai plus à me mêler de cette aventure.

Effectivement, sur le pas de la porte n° 12, M. J... fit demi-tour et reprit le chemin de la sortie.

Une enquête menée par une agence de police particulière lui apprit quelques jours plus tard avec preuves à l'appui tout ce qu'en vingt secondes il avait échafaudé. Le vieux ami rencontré dans le salon d'attente était l'ancien amant de Claire. D'autres plus jeunes lui avaient succédé... Lorsque, guérie et *renovée*, M<sup>me</sup> J... réintégra le domicile conjugal, elle n'avait rien perdu de ses rides et de son aspect délabré, mais une flamme neuve brillait au fond de ses yeux noirs.

Le docteur n'a pas réussi, dit-elle à son époux, mais je me suis reposée.

— Eh bien ! répliqua M. J..., tu feras profiter de tes nouvelles ardeurs les anciens « ayants droit ». Je sais tout...

L'avocat du D<sup>r</sup> H... répliqua :

— Il faut être un mari particulièrement aveugle ou négligent pour ne pas se soucier de l'établissement choisi par sa femme souffrante ou même fatiguée.

« Que M<sup>me</sup> J... ait pu abuser son mari au point de lui faire prendre une clinique de gynécologie pour une maison de soins de beauté, cela est du domaine de la vie intime.

« Si le mari avait seulement jeté les yeux sur la petite plaque de porte de la clinique en appuyant sur la sonnette, il eût été aussitôt éclairé. L'infirmière mise en cause n'avait pas à respecter le secret professionnel. Pouvait-elle d'ailleurs supposer qu'un visiteur ignorât du moins le genre de maladie dont souffrait une des pensionnaires de la maison ?

« Elle n'a pas non plus enfreint un ordre donné, bien que M<sup>me</sup> J... l'ait prétendu. Cette dernière avait enjoint à son époux de ne pas se présenter à la clinique. L'infirmière, en admettant qu'elle eût reçu l'ordre de ne rien dire au mari, n'était pas tenue au même silence vis-à-vis du « cousin Octave ».

Le tribunal s'étant rallié à ces très justes observations, M. le D<sup>r</sup> H... sort de la salle avec l'absolution.



### La preuve par neuf.

Si je place un titre pareil en tête de ce compte rendu, c'est qu'il me semble être parfaitement celui qui convient.

# CAUSES SALÉES

(Suite de la page 2.)

Neuf... neuf témoins du sexe faible, pas un de plus, par un de moins, apporteront en effet aux juges la preuve de la culpabilité du sieur Michel A... dans ses rapports avec la jeune Amélie F... qu'il fréquentait « en douce ».

Amélie F... est une blonde aux yeux doux, elle est jeune : seize ans. Sa robe est faite d'une étoffe à fleurs et son chapeau d'un morceau de feutre curieusement contourné. Elle affirme que ses parents n'ont jamais rien su de « la chose » avant la crise qui dévala à tous sa grossesse avancée. Et elle ajoute que le père du petit né tout récemment n'est autre que le gros pépère debout près de la barre et fort occupé à se ronger les ongles.

A l'époque de la conception du mioche, le nommé Michel exerçait la profession de rémouleur, et il remisait son établi à roulettes dans la cour de l'immeuble habité par la gentille Amélie.

Le premier témoin, une voisine, déclare que le Michel montait souvent chez les parents de la gamine.

— Mais quand ils n'étaient pas là, ajoute-t-elle.

— Pour mon travail, je montais, dit l'inculpé.

La voisine riposte : — Vous ne portiez pas des couteaux ou des ciseaux sous votre bras, vous portiez des bouteilles de mousseux.

M. le président voudrait bien savoir le fin mot de l'affaire.

— Voyons, dit-il à la plaignante qu'assis-

tent son père un peu sourd et sa mère qui semble éclater dans son corsage. Racontez-nous comment ça s'est passé.

— La première fois ?

— Oui... la première fois.

— Il m'a prise par la main...

Elle s'est arrêtée soudain, prise de gêne.

— Et puis ?

Elle hésite, cherche un appui du côté de sa main...

— Et puis

il m'a dit : « Soyons bons copains, veux-tu ? »

— Ensuite ?... Parce que jusqu'ici je ne vois rien de bien grave.

— Eh bien ! nous sommes devenus de bons copains. Et ça s'est renouvelé cinq ou six fois par semaine, en l'absence de mes parents.

— Ça, c'est vrai, crie la voisine.

— Comment le savez-vous et surtout comment pouvez-vous interpréter comme vous paraissez le faire une phrase qui ne signifie rien ? fait remarquer le président.

— Ben, voyons, on a tout entendu avec les personnes qui étaient chez moi.

— Qui, les personnes ?

— Des amies de la maison... M<sup>me</sup> Trondet et sa fille, la femme à Hector le chauffeur, les deux demoiselles Michon...

Le président se tourne vers le prévenu qui n'a pas cessé de sucer ses extrémités digitales.

— Vous entendez, à votre tour !

— sûr qu'elle ne recevait pas que moi... Exclamation indignée de la femme qui tient la barre.

— Si c'est possible ! Une petite si rangée, et si bêbête. Ce grand dégoûtant la faisait mettre toute nue, sans chemise, oui, monsieur, sans chemise ! Nous l'avons vue, mes invitées et moi.

Le président lève les bras en l'air :

— Non seulement vous entendiez, mais vous regardiez aussi !

— Ah ! monsieur le juge, dans cette maison, il n'y a pas une porte qui ferme bien, c'est une antiquité qui s'en va de partout.

— Eh bien ! faites de même, madame, allez - vous - en. Nous allons entendre les autres témoins.

Le numéro deux, la femme Trondet, est précise, incisive et ne mâche pas ses mots.

— Quand on a su que Michel fréquentait la petite, on s'est donné rendez - vous chez M<sup>me</sup> Choumard (c'est la première dépo-

sante) pour suivre cette affaire. Chacune à tour de rôle, pendant les séances, allait se coller à la jointure de la porte en prêtant l'oreille, et revenait conter les détails...

— Vous avez donc vu ?

— J'ai vu des choses assez affreuses pour être dégoûtée de l'amour jusqu'à la fin de mon existence... et j'ai cinquante-quatre ans !

— Pourquoi n'avez-vous pas averti les parents de la jeune fille dès le début ?

La femme Trondet a un grand mouvement des abatis, ce qui laisse voir le trou qui orne son aisselle gauche, sous la dentelle de son corsage.

Ce Michel avec les couteaux qu'il aiguissait toute la journée lui faisait peur. Passons sur les témoignages des sept autres voisines. Ils sont concordants et si bien que Michel lui-même est obligé de convenir « qu'il a eu tort ».

— Si j'avais su ! marmonne-t-elle. Mais je ne pouvais pas savoir. C'est terrible l'amour quand ça vous tient !

— Vous pouvez cependant réparer, insinue le président. Qu'est-ce qui vous empêche d'épouser votre victime ?

La question est nette. Michel y répondrait peut-être si, à ce moment, ne jaillissait de l'assistance une exclamation furibonde :

— Essaie un peu, pour voir ! Renseignements pris, c'est l'actuelle maîtresse du rémouleur, une grosse brune qui n'a pas l'air commode.

Bien que priée de se taire, elle lance avec aigreur :

— Il m'a fait quatre gosses, ce melle-là, et le premier par surprise, au coin de la rue (sic)... Qu'il songe seulement à la marier, celle-là, et y verra comment que je m'appelle !

— S'il existe encore deux ou trois semblables victimes de ce séducteur, murmure M. le président, le mariage ne serait pas en effet une solution bien satisfaisante.

Les parents d'Amélie ne demandent qu'une pension alimentaire pour le gosse. Malheureusement, la question ne peut être réglée devant ces juges-ci.

Seul le délit d'outrages publics à la pudeur sera retenu, déclare le président... car il ne semble pas qu'il y ait eu violences.

Conclusion : Michel est condamné à trois mois de prison avec sursis, tout simplement parce que les portes du logement de sa maîtresse comportaient des fissures.



PROCHAINEMENT :

## LE DIABLE

## A-T-IL DES

## SECRETS MAUDITS ?

Un hallucinant article de Jean PERRIGAULT

# Double Crime à Nancy

**NANCY**

(De notre envoyé spécial.)

**M**ONSIEUR PESTEL, commissaire de police du troisième arrondissement, était dans son bureau, cet après-midi là, consultant des dossiers, lorsque la sonnerie du téléphone se fit entendre. Il décrocha son appareil :

— Allo ! dit une voix au bout du fil, c'est le commissaire de police ?

— Lui-même.

— Ici, la banque X... (on nous a prié de taire son nom). C'est pour vous dire qu'un de nos encaisseurs a disparu.

— Depuis longtemps ?

— Il n'a pas repris son service ce matin et, cependant, il ne nous avait pas averti hier qu'il ne viendrait pas. Pensant qu'il pouvait être malade, nous avons envoyé un de nos employés prendre de ses nouvelles, mais il a vainement frappé à sa porte : aucune réponse. Or cet encaisseur vit avec sa femme et son fils et il y a toujours quelqu'un chez lui en temps ordinaire. Nous nous demandons donc ce qui a pu se produire.

— Comment se nomme votre encaisseur ?

— M. Goldebarrier.

— Son adresse ?

— 9, rue Erckmann-Chatrion, au quatrième étage.

— Parfait, je vais m'occuper de cela immédiatement.

— Merci d'avance, monsieur le commissaire. Je m'excuse de vous déranger peut-être inutilement, mais, à la vérité, nous sommes très inquiets.

— Comptez sur moi.

Un quart d'heure plus tard, M. Pestel et son secrétaire arrivaient rue Erckmann-Chatrion, et, sans plus de succès que l'employé de banque, frappaient à la porte de l'encaisseur.

Le magistrat décida alors d'interroger la concierge de l'immeuble :

— Vous ne savez pas où se trouve la famille Goldebarrier ? En voyage, par exemple ?

La concierge leva les bras au ciel :

— En voyage ? Pensez-vous ! M<sup>me</sup> Goldebarrier m'en aurait parlé hier. D'ailleurs, elle et son fils sont certainement chez eux, car je ne les ai point vus sortir. Quant au père, il a été à son travail, comme d'habitude.

— Vous me dites que M<sup>me</sup> Goldebarrier et son fils sont chez eux ? Pourtant, nous avons sonné et personne n'a répondu.

— C'est impossible !

— Rendez-vous compte vous-même.

La brave femme ne fut pas plus heureuse que le commissaire de police et elle commençait à formuler diverses suppositions lorsque, sur le palier, arriva un homme tout essouffé qui expliqua aussitôt :

— Je suis l'ami intime de Goldebarrier. Il vient de me téléphoner de passer tout de suite chez lui en me disant qu'il s'y était passé quelque chose de grave, mais il ne m'a pas dit quoi. Je m'apprêtais à lui demander des explications lorsqu'il a brusquement racroché.

— Vous me dites que M<sup>me</sup> Goldebarrier et son fils sont chez eux ? Pourtant, nous avons sonné et personne n'a répondu.

— C'est impossible !

— Rendez-vous compte vous-même.

La brave femme ne fut pas plus heureuse que le commissaire de police et elle commençait à formuler diverses suppositions lorsque, sur le palier, arriva un homme tout essouffé qui expliqua aussitôt :

— Je suis l'ami intime de Goldebarrier. Il vient de me téléphoner de passer tout de suite chez lui en me disant qu'il s'y était passé quelque chose de grave, mais il ne m'a pas dit quoi. Je m'apprêtais à lui demander des explications lorsqu'il a brusquement racroché.

— Vous me dites que M<sup>me</sup> Goldebarrier et son fils sont chez eux ? Pourtant, nous avons sonné et personne n'a répondu.

— C'est impossible !

— Rendez-vous compte vous-même.

La brave femme ne fut pas plus heureuse que le commissaire de police et elle commençait à formuler diverses suppositions lorsque, sur le palier, arriva un homme tout essouffé qui expliqua aussitôt :

— Je suis l'ami intime de Goldebarrier. Il vient de me téléphoner de passer tout de suite chez lui en me disant qu'il s'y était passé quelque chose de grave, mais il ne m'a pas dit quoi. Je m'apprêtais à lui demander des explications lorsqu'il a brusquement racroché.

— Vous me dites que M<sup>me</sup> Goldebarrier et son fils sont chez eux ? Pourtant, nous avons sonné et personne n'a répondu.

— C'est impossible !

— Rendez-vous compte vous-même.

La brave femme ne fut pas plus heureuse que le commissaire de police et elle commençait à formuler diverses suppositions lorsque, sur le palier, arriva un homme tout essouffé qui expliqua aussitôt :

— Je suis l'ami intime de Goldebarrier. Il vient de me téléphoner de passer tout de suite chez lui en me disant qu'il s'y était passé quelque chose de grave, mais il ne m'a pas dit quoi. Je m'apprêtais à lui demander des explications lorsqu'il a brusquement racroché.

— Vous me dites que M<sup>me</sup> Goldebarrier et son fils sont chez eux ? Pourtant, nous avons sonné et personne n'a répondu.

— C'est impossible !

— Rendez-vous compte vous-même.

La brave femme ne fut pas plus heureuse que le commissaire de police et elle commençait à formuler diverses suppositions lorsque, sur le palier, arriva un homme tout essouffé qui expliqua aussitôt :

— Je suis l'ami intime de Goldebarrier. Il vient de me téléphoner de passer tout de suite chez lui en me disant qu'il s'y était passé quelque chose de grave, mais il ne m'a pas dit quoi. Je m'apprêtais à lui demander des explications lorsqu'il a brusquement racroché.

— Vous me dites que M<sup>me</sup> Goldebarrier et son fils sont chez eux ? Pourtant, nous avons sonné et personne n'a répondu.

— C'est impossible !

— Rendez-vous compte vous-même.

La brave femme ne fut pas plus heureuse que le commissaire de police et elle commençait à formuler diverses suppositions lorsque, sur le palier, arriva un homme tout essouffé qui expliqua aussitôt :

— Je suis l'ami intime de Goldebarrier. Il vient de me téléphoner de passer tout de suite chez lui en me disant qu'il s'y était passé quelque chose de grave, mais il ne m'a pas dit quoi. Je m'apprêtais à lui demander des explications lorsqu'il a brusquement racroché.

agée de quarante-trois ans, était très estimée de ses relations et de ses voisins. Quant à André Goldebarrier, leur enfant unique, c'était le meilleur des fils.

**UN SPECTACLE « ATROCE »** « Entrons ! » avait dit M. Pestel, sur le palier du quatrième étage 9, rue Erckmann-Chatrion.

Il entra, suivi de son secrétaire, de l'ami de Goldebarrier et de la concierge. Aussitôt, une forte odeur de gaz le saisit à la gorge.

— Ouvrez les fenêtres, vite.

Lui-même se précipita dans la cuisine et ferma le compteur.

Aucune trace de désordre.

Le magistrat passa alors dans la salle

**L'ARRESTATION DE L'ASSASSIN** C'est un coup de téléphone qui, le soir de la découverte du crime, alerta la gendarmerie de Belfort.

M. Pestel avait, en effet, rapidement appris que Goldebarrier téléphonait souvent au n° 229, à Belfort, c'est-à-dire au Café d'Alsace, sis faubourg des Ancêtres ; par conséquent, l'assassin avait fort bien pu se rendre dans cette dernière ville où, sans aucun doute, il connaissait quelqu'un.

Donc, munis de ces divers renseignements, les gendarmes belfortains se rendirent au Café d'Alsace où ils apprirent qu'un homme dont le signalement correspondait justement à celui de l'encaisseur était venu dans la soirée, demander un taxi à un loueur de l'endroit, M. Meyer.

Celui-ci, interrogé à son tour, déclara qu'il avait, en effet, conduit jusqu'à Montbéliard un individu ressemblant à Goldebarrier.

Il m'a quitté devant la gare, ajouta-t-il, et j'ignore ce qu'il est devenu depuis ;

car l'encaisseur avait encore sur lui, sans aucun doute, l'arme du crime et il était sans doute décidé à se défendre jusqu'au bout. Les gendarmes montèrent donc silencieusement jusqu'à l'étage et l'un d'eux, frappant à la porte de la chambre désignée par le logeur, dit :

— Je suis le chauffeur Kieffer, qui vous ai conduit tout à l'heure ; il faut que je vous parle.

— Une seconde.

Sans aucune méfiance, le fugitif ouvrit alors l'huis et... fut ceinturé rapidement. Il ne résista d'ailleurs pas, se contentant de déclarer :

— Ça y est, je suis fait ; c'est bien moi !

**LE RÉCIT DU TUEUR** Et voici comment il narra son horrible forfait.

— Le 22 avril, à midi 30, je suis rentré chez moi et j'ai pris mon repas avec ma femme et mon fils. A la fin, j'ai envoyé celui-ci chercher du vin à la cave pour le repas du soir et des cigarettes à un bureau de tabac à cent mètres dans la rue.

« Quand il fut sorti, je conduisis ma femme dans la salle à manger et lui tirai une balle de revolver dans la tempe gauche. Voyant qu'elle râlait encore, je lui tirai une seconde balle dans la région du cœur. Comme cela se passait dans la salle à manger, où il y avait un lit, ma femme tomba sur le lit et je la recouvris avec les draps... »

« Mon fils revint. Ce fut la même scène. Tandis que l'enfant me demandait :

— Qu'est-ce qu'il y a, papa ?

— Je lui répondis :

« — Viens, mon chéri, ta maman est bien malade. »

« Et je tuai mon fils comme j'avais tué sa mère, d'une balle à la tempe gauche et, ensuite, d'une seconde balle dans la région du cœur. »

« J'embrassai ensuite les deux corps et me sauvai. »

« A bicyclette, je me rendis à Blainville, où je consumais dans un café ; de là, je pris un premier taxi pour aller à Lunéville. Là, j'écrivis une lettre à mon père et commandai un second taxi pour me faire conduire à Epinal. De cette ville, un troisième véhicule me conduisit à Belfort. »

« Ici, je pris un bock et allai dans un cinéma du faubourg des Vosges, où je restai une demi-heure environ. Puis je dinai dans un restaurant et allai enfin au café d'Alsace. »

« Ensuite, ce fut mon départ pour Montbéliard, ma visite à la maison que vous savez et mon arrivée à Lepuix-Gy. »

« Si j'ai demandé à l'hôtelier de me réveiller de bonne heure, c'est parce que mon intention était de me rendre à pied au sommet du Ballon d'Alsace pour m'y suicider. »

« C'est pourquoi, si vous étiez arrivés une heure plus tard, vous ne m'auriez pas trouvé. C'est tout ce que je puis vous dire. »

— Il ne manque qu'une chose à votre récit : c'est le mobile de votre double crime, reprit l'adjudant-chef.

— J'ai tué ma femme, ainsi que mon fils, pour qu'ils n'aient pas honte de moi. Ma situation vis-à-vis de la banque où j'étais employé depuis quinze ans était mauvaise. »

« Il y a six mois, un déficit de 2 000 francs s'était produit involontairement dans ma caisse, j'ai essayé de combler et j'ai joué aux courses et j'ai perdu. Finalement, j'avais 60 000 francs de pertes que je tentais de masquer. Un surplus de 300 francs me fit remarquer par les contrôleurs qui désirèrent vérifier les effets que je maquillais depuis des mois. »

« Comprenez que j'allais être découvert, je décidai de disparaître après avoir tué ma femme et mon fils... »

« J'ai quitté Nancy avec 7 500 francs, laissant dans une enveloppe 6 000 francs pour les frais d'enterrement. »

« Une autre enveloppe de 1 000 francs pour ma sœur, M<sup>me</sup> veuve Steinmetz, demeurant 26, rue Saint-Max, est sur le seuil à charbon de l'antichambre, à mon domicile, plus 500 francs en monnaies diverses. »

« Le pistolet avec lequel j'ai tiré appartient à la banque. »

« J'ajoute qu'avant de quitter mon domicile j'avais ouvert les trois robinets à gaz du logement pour être sûr de la mort de mes victimes. »

« Cette fois, je vous ai dit la vérité, je ne puis rien ajouter. »

**LA SUITE DE L'ENQUÊTE** Aussitôt après son interrogatoire, l'encaisseur, qui faisait l'objet d'un mandat d'arrêt du Parquet de Nancy, fut conduit devant M. Saintoyant, procureur de la République à Belfort, auquel il renouvela ses cyniques aveux.

Et, le lendemain, l'enquête se poursuivit. On apprit ainsi que Goldebarrier, le jeudi soir, veille du crime, se trouvant dans un estaminet du quartier de la Commanderie, à Nancy, avait proposé à la servante, qui refusa d'ailleurs, de passer la nuit en sa compagnie en lui disant :

(Suite page 15.) GEO GUASCO.

## GANGSTERS DANS PARIS



*Une jeune danseuse angoissée, Miss Johan Kettel, avait été attaquée rue de Douai, à Paris, par deux escarpes. La police a rapidement retrouvé les agresseurs, l'italien naturalisé Chiappolini et un nommé Brissel. En haut, à gauche : Chiappolini (qui a cherché à s'ouvrir les veines au commissariat de police) et Brissel ; à droite : Miss Johan Kettel. (F. P. et Safara.)*

*Au-dessous : Un règlement de comptes entre « gens du milieu », à Montmartre. Un trafiquant de drogue, Justin Ruiz, originaire de Béziers, a été blessé à coups de revolver, dans un bar de la rue Fontaine. Son amie, Lucienne Guigau, le conduisit dans sa voiture à l'hôpital, où l'on admit un instant plus tard une nommée Julia Mochelli, blessée accidentellement dans la bagarre. A gauche : Ruiz. A droite : La voiture de son amie. (F. P.)*

à manger. C'est là que commençait l'horreur du drame : sur un petit lit de fer, recouvert de draps et de couvertures, gisait M<sup>me</sup> Goldebarrier. La malheureuse était couverte de sang ; elle avait été atteinte, à la tête et dans la région du cœur, de plusieurs coups de revolver.

— Et l'enfant ? murmura la concierge qui sentait le cœur lui manquer.

L'enfant était dans la chambre voisine, étendu sur le divan. Lui aussi avait cessé de vivre et portait d'affreuses blessures à la poitrine et à la tête.

Il n'y avait plus qu'à chercher le cadavre du père.

Mais le père, lui, resta introuvable : s'il s'était donné la mort, ce n'était assurément pas dans son appartement.

Pas d'arme du crime non plus.

Par contre, dans le seuil à charbon, M. Pestel découvrit une enveloppe contenant six billets de mille francs et ces quelques mots :

« Vous 6 000 francs qui serviront pour notre enterrement. Vous pouvez les prendre sans crainte, ceux-là m'appartiennent. »

« Notre » enterrement, avait écrit Goldebarrier : il était donc mort, lui aussi ?

Son ami dit aussitôt :

— Il s'est certainement suicidé, dans la campagne, sans doute.

Le commissaire de police haussa les épaules :

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous et, pour commencer, je vais le faire rechercher.

mais je me souviens qu'il avait manifesté son intention de se faire conduire dans une maison de tolérance et, comme celle-ci est assez éloignée, il a dû prendre un autre taxi.

Le chauffeur de ce second véhicule, M. Kieffer, fut rapidement retrouvé et put fournir les renseignements suivants : il avait conduit son client dans un établissement hospitalier et, ensuite, dans un hôtel de Lepuix-Gy, au pied du Ballon d'Alsace.

La piste était bonne... Sacrifiant leur sommeil, l'adjudant chef Gagnepain, le maréchal des logis Cuvier et les gendarmes Mathey et Poussel se précipitèrent à l'hôtel indiqué.

Les douze coups de minuit venaient de sonner. Tout était silencieux à Lepuix-Gy. Réveillé en sursaut, l'hôtelier, M. Tourtet, demanda :

— Que me voulez-vous ?

— Les gendarmes ! Nous voulons voir votre registre.

— Je descends.

Sur le registre, il n'y avait pas de Goldebarrier, mais un voyageur était arrivé à l'heure indiquée par le chauffeur Kieffer qui s'était fait inscrire sous le nom de Huguet et avait prié qu'on le réveillât à six heures et demie le lendemain matin.

Son signalement était en tout point semblable à celui du meurtrier !

— Nous le tenons, murmura l'adjudant chef Gagnepain.

Seulement, il fallait agir prudemment,

### LA FAMILLE GOLDEBARRIER

Émile - Henri - Maurice Goldebarrier était né le premier octobre 1895, à Saint-Max, en Meurthe-et-Moselle. Engagé volontaire en 1914, il avait servi sur le front français, au 4<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale. Fait prisonnier en 1917, libéré à l'armistice, il était réformé à 40 p. 100 pour blessure de guerre, ayant dû subir une grave opération à l'estomac.

Dans l'établissement financier où il travaillait depuis 1923, Goldebarrier jouissait d'une excellente réputation et passait pour un enquêteur modèle. Cependant, ceux qui le fréquentaient en dehors du service disaient de lui :

— Je voudrais bien savoir où il prend tout l'argent qu'il dépense.

— En effet, il les « lâche » facilement ! Et des consommations, et des filles, et des promenades en taxi !...

En vérité, le jour, Goldebarrier faisait consciencieusement son métier.

Le soir, il se livrait à la débauche.

Elle, Lina Goldebarrier, née Simonin,

# CRIME ET ROMAN



Jadis, un comte des Roches-Rouges, spadassin et bandit, organisa la chasse aux jeunes filles.

## UN

# COUP DE FEU

massacrait tout gibier avec barbarie. Les paysans prétendaient qu'à ces moments-là un homme eût couru un danger à être à portée de sa balle. Aussi, dès l'obscurité tombée, tout le monde évitait-il les bois. Le comte Philippe des Roches-Rouges, qui se révélait une brute et un sauvage sur ses terres, redevenait un civilisé dès qu'il se trouvait à Paris.

Ce fut au cours d'une de ces périodes de mansuétude qu'il épousa Catherine de Bonlieu. Il atteignait alors la quarantaine, elle dépassait à peine vingt ans.

Le mariage, célébré en grande pompe, fut comme beaucoup de mariages, une alliance formée de résignation de la part de l'épouse et de désirs impétueux du côté du mari.

Aux Roches-Rouges, le comte Philippe ne se consacrait pas qu'à la chasse. Une partie de son activité s'employait à l'amélioration de son domaine, composé d'une forêt immense, mal exploitée, et de terrains caillouteux, presque incultes. De la montagne jaillissaient des sources abondantes, qu'il résolut de capter et de déverser dans les champs pour les fertiliser. Il fit venir de Paris un jeune ingénieur hydraulicien, Albert Jacques, qu'il chargea de diriger les travaux.

Le bruit courut alors que la présence de l'ingénieur troublait profondément la solitude de la jeune femme; un simple bruit, murmuré au cabaret et très bas, car on redoutait le châtelain.

Le fait est que, depuis que les travaux étaient en cours d'exécution, Catherine semblait revivre. Elle lisait, elle ouvrait son piano et souvent sa belle voix de contralto emplissait le salon d'une mélodie dont les échos devaient aller loin.

Un jour, Marie, sa femme de chambre, la surprit qui préparait une petite valise de cuir où, méthodiquement elle rangeait le linge indispensable à un voyage. Elle n'en souffla mot, pas même à l'office.

Lorsque Catherine eut terminé, elle ferma à clé la valise et la cacha dans le cabinet de toilette, sous les robes. Et, presque joyeuse, elle descendit au salon, ouvrit les fenêtres, puis s'assit au piano et fit entendre avec un éclat inaccoutumé un chant d'allégresse, qui bondit à travers l'espace.

Toute la journée, Catherine sembla distraite et nerveuse. Le soir, elle congédia de bonne heure Marie. Au lieu de s'étendre dans son lit, elle demeura debout et changea de toilette. Elle retira sa robe d'intérieur et passa un tailleur. Tandis que Catherine, anxieuse, paraissait attendre dans sa chambre un événement qu'elle seule connaissait, une autre scène se produisait au rez-de-chaussée, dans une pièce sombre, où le comte Philippe plaçait ses nombreux fusils, qu'il entretenait lui-même avec beaucoup de soin. Les armes se dressaient sur un râtelier le long de la muraille. La pièce, voûtée et nue, était l'ancien corps de garde, au temps où l'on guerroyait de château à château. Le comte Philippe prenait chaque fusil, l'examinait, essayait la batterie. Un homme en costume de velours vert se tenait à quelque distance, respectueusement. C'était Norbert.

— Tu as bien recommandé aux autres de

*Elle ouvrait son piano et souvent sa belle voix de contralto emplissait le salon d'une mélodie dont les échos devaient aller loin.*

dormir, cette nuit, et de ne pas bouger? demanda le maître.

— Certainement, monsieur le comte.

— Du moment que nous serons tous deux dans la forêt, tes hommes peuvent ronfler; les poseurs de collets ne se hasarderont pas sous bois... J'ai le pressentiment que nous allons lever un gros gibier!

Les deux hommes quittèrent le château endormi. Seule, dans sa chambre, Catherine veillait. Elle s'impatientait et devenait inquiète. Ses yeux demeuraient fixés au cadran d'une petite pendule. Hâtivement dissimulée sous la chaise longue, une valise laissait voir un coin de cuir. Soudain, la comtesse eut un sursaut. Une détonation venait d'éclater, non loin du parc. Son émotion fut telle qu'elle appela sa femme de chambre.

— Marie, avez-vous entendu? dit-elle.

— Oui, madame, un coup de fusil qui m'a réveillée. C'est sans doute M. le comte qui est à l'affût! Que pense Madame?

— Rien. J'ai eu peur.

Quelques instants plus tard, on frappa à la porte et le comte Philippe entra:

— Excusez-moi, chère amie, dit-il à sa femme, j'ai vu de la lumière chez vous, et je me suis permis...

Se tournant vers la femme de chambre, il ajouta:

— Demain, Norbert et ses hommes apporteront à la cuisine un sanglier que je viens de tuer et que j'avais raté hier.

La domestique se retira. Le comte Philippe, qui arpenteait nerveusement la chambre, s'arrêta devant sa femme.

— Belle nuit, n'est-ce pas? dit-il. Étoiles, ciel bleu, chaleur languissante!

— Il la prit dans ses bras et chercha ses lèvres.

— Que faites-vous, Philippe! s'écria-t-elle, en tentant de le repousser. Non, je ne veux pas!

— Et moi, je veux!

— Laissez-moi! Je ne veux pas!

— Tu voudras. Maintenant je serai seul à te posséder, catin, car je viens de tuer ton amant!

Il la jeta, à demi évanouie, sur la chaise longue et consumma son désir.

Le lendemain, Norbert et ses gardes déposèrent sur la table de la cuisine un magnifique sanglier, qu'ils avaient ramassé dans un champ de pommes de terre. Le comte l'avait tué, en effet, mais l'avant-veille, du coup de fusil entendu dans la nuit par Marie, la femme de chambre...

— Il faudra porter un cuissoit à M. Albert Jacques, dit Philippe.

On confectionna un paquet que le père Maubert, le vétérinaire des gardes, se chargea de livrer. Il partit à longues enjambées et ne tarda pas à revenir, fort ému.

— M. Albert Jacques n'est pas là! dit-il. Il est parti sans rien dire à personne, laissant seulement sur sa table une lettre cachetée.

Elle était adressée au juge de paix du canton.

On apprit le lendemain que, dans sa missive, Albert Jacques informait le juge qu'il partait pour l'Amérique, où l'appelaient une situation immédiate, inattendue et considérable. Il négligeait de prévenir le comte pour ne pas essayer sa colère que provoquerait ce brusque départ, sans délai-congé. La lettre avait pour objet de rassurer les personnes susceptibles d'attribuer l'absence de l'ingénieur à un accident ou à une disparition criminelle.

Le comte Philippe siffla un petit air de chasse gaillard, quand il lut cette lettre dans les journaux. Depuis la nuit sinistre du coup de feu, Catherine ne quittait plus sa chambre où ses repas lui étaient servis. Il monta aussitôt chez sa femme.

— Voyez, déclara-t-il, je n'ai pas tué Albert Jacques, comme je vous l'ai dit pour vous effrayer et vous arracher l'aveu qu'il était votre amant.

— Il n'était pas mon amant!

— Il l'aurait été!

— Peut-être!

— Peut-être? Ah! n... de D..., vous avez de l'audace! Enfin, c'est passé! Il vous a plaquée avant. Il a eu la frousse. C'est un lâche!

— Un lâche!... Rien ne prouve que vous ne l'avez pas tué!

Catherine eut un sanglot et tout son corps frémit; ses seins se gonflèrent sous sa robe légère. Le comte Philippe posa sur elle son regard de fauve:

— J'aime les femmes dans la beauté de la douleur, dit-il.

Il se rua sur elle et la renversa. Maintenant, sans révolte et toujours vaincue, elle

subissait, résignée, ses assauts de mâle. Et, presque chaque jour, les mêmes scènes se renouvelaient. Selon sa fantaisie, le comte entra dans la chambre de sa femme, à n'importe quelle heure, parfois au milieu de la nuit, au retour de l'affût. Il se montrait de plus en plus impérieux et tyrannique.

En dehors du château où se jouait ce drame, la vie continuait son cours normal. Un autre ingénieur remplaçait Albert Jacques. Il occupait à l'auberge la chambre de l'absent. Les travaux d'adduction se poursuivaient à leur rythme habituel.

Cependant, un événement se produisit: un matin, on trouva Norbert pendu à une solive, dans la maisonnette qu'il occupait seul. Ce suicide ne causa qu'une médiocre surprise. Depuis quelque temps, le chef des gardes, auparavant sobre et ponctuel, se livrait à l'alcool et négligeait son service. Dans son ivresse quotidienne, il avait des idées noires et parlait d'en finir avec la vie. L'opinion prévalait qu'il était devenu « dingo » à force de chasser la nuit, comme les bêtes. Si ce suicide laissa à peu près indifférents les gens du pays, qui n'aimaient pas le garde avec ses façons autoritaires, il bouleversa le comte Philippe qui, déjà, paraissait nerveux. Malgré l'intérêt qu'il prenait aux travaux, il donna l'ordre de départ pour Paris. La comtesse et Marie, la femme de chambre, durent à la hâte préparer les bagages. Cette décision précipitée fit jaser dans le village. On dit que le maître devenait « dingo » comme son garde.

À Paris, malgré des efforts visibles pour détourner sa pensée d'un souvenir qui l'obsédait, le comte Philippe demeurait inquiet et tourmenté. Maintenant, il partageait la chambre de sa femme. Une partie de la nuit, celle-ci l'entendait se remuer et s'agiter. Parfois, il se relevait et allait prendre son pistolet:

— Que faites-vous? demandait-elle, un peu effrayée.

— Vous n'avez pas entendu des cris?

— Mais non, c'est le silence absolu.

— Vous me l'assurez?

— Certainement. Il n'y a eu aucun cri.

Il se recouchait. Sans y parvenir, il essayait de s'endormir. Un jour, il annonça brusquement que l'on partait pour la Côte d'Azur. C'était bien la première fois qu'il quittait Paris pour aller ailleurs qu'aux Roches-Rouges. Il avait en horreur les déplacements inutiles, détestait les paysages et n'appréciait comme distractions que les chasses de sauvage auxquelles il se livrait sur ses terres.

Enfin installé à l'hôtel, dans un élégant petit port barbouillé de ciel bleu, il se détendit et parut apaisé. Il pêcha, tira des oiseaux de mer et se laissa prendre aux filets de quelques demi-mondaines en





villégiature qui le trouvèrent aussi original qu'embêtant.

La comtesse se promenait seule. Elle allait par une campagne dont la ravissaient les sites sévères, où des rocs rutilants dressaient des citadelles au-dessus de parterres fleuris.

A l'extrémité d'une allée d'eucalyptus, se tapissait une petite maison isolée dont la grâce attirait et retenait l'attention de M<sup>me</sup> des Roches-Rouges. Ce devait être la demeure d'un sage qui connaissait le bonheur. Une grille à volets de fer toujours fermés empêchaient les regards d'errer sur le jardin qui embaumait.

Catherine aurait voulu voir le jardin et l'être heureux qui cachait son bonheur dans cet enclos charmant. Un jour, son vœu fut accompli. Ses regards purent pénétrer dans le jardin par les volets de fer, restés ouverts. Près d'un parterre de fleurs éblouissantes, la comtesse aperçut la silhouette d'un homme jeune qui allait avec lenteur vers la maison. Il sentit probablement une présence étrangère derrière lui, car il se retourna. Catherine eut un frisson de surprise devant un spectacle singulier : l'homme portait un voile de gaze verte qui masquait entièrement son visage. Catherine allait se retirer lorsqu'elle entendit murmurer son nom. Stupéfaite, elle demeura à la même place. L'homme s'avança. Elle le vit mieux et eut presque peur à deviner ce que cachait le voile de gaze verte.

— Catherine, faites-moi la grâce d'entrer, dit cet homme, en qui elle redoutait de trouver une ressemblance, une horrible ressemblance avec une figure de jadis.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en tremblant.

— Vous ne pouvez le savoir, répondit-il. Vous me croyez mort.

Muette de surprise et de terreur, elle se laissa entraîner dans le jardin.

— Mort ! reprit l'homme. Je ne suis pas mort, Catherine ! C'est pis ! La mort aurait mieux valu !

— Dites-moi qui vous êtes.

— Ils ne m'ont pas tué, hélas !

— Seriez-vous ?... C'est impossible !

— C'est vrai. Je suis Albert Jacques.

— Albert Jacques !

— Je vous aime, Catherine et je mourrai plus heureux de vous avoir revue et toujours si belle !

— Albert Jacques !... Albert Jacques disparu !...

— Soyez forte, Catherine, ayez le courage de ne pas éprouver de répugnance. Je vais vous montrer ce qu'ils ont fait de moi !

Il souleva le voile de gaze verte et alors apparut sa pauvre face, couturée de cicatrices monstrueuses.

— La signature du comte Philippe ! dit-il simplement.

Catherine vacilla. Il la reçut dans ses bras et l'emporta à l'intérieur de la villa. Quand elle reprit connaissance, elle se trouvait dans une pièce obscure. Albert était à genoux à ses côtés. Elle ne voyait plus son visage ravagé ; elle entendait sa voix, sa voix d'autrefois et ses paroles qui avaient la douceur d'une musique d'amour.

— Vous ! dit-elle... Toi, mon chéri, qu'ils ont martyrisé !

— Je vais vous raconter.

Albert Jacques entreprit le récit de son

maint le fond de l'oubliette. Les deux hommes s'en allèrent. Leur victime s'évanouit, succombant à la douleur, vaillamment supportée jusqu'ici.

Quand Albert Jacques revint à lui, il était étendu sur des ossements qui tombaient en poussière. La nuit était terminée. Une faible lueur brillait au bout du couloir. Bientôt un point lumineux se balança dans l'ombre et des pas retentirent. C'était Norbert qui s'approchait avec une lanterne. Il examina le blessé et hocha la tête. Le coup reçu n'était pas mortel : l'affaire devenait embarrassante, Norbert alla chercher le comte.

Celui-ci, pris d'une folie sanguinaire devant une victime qui s'entêtait à vivre, tira son couteau de chasse et taillada le visage :

— Je veux lui faire une gueule d'amant de cœur, avant qu'il entreprenne le grand voyage ! dit-il.

Les gémissements et les cris furent étouffés dans les profondeurs de la terre.

— Maintenant, il est sûr de son affaire ! ajouta le comte en s'essuyant les mains à la muraille. Tu le surveilleras, Norbert, et tu viendras m'annoncer la bonne nouvelle, quand elle se produira.

Cependant Albert Jacques ne mourut pas.

Norbert constata avec terreur qu'il résistait à ses blessures. Il crut à un sortilège, car il était superstitieux comme les gens des forêts et des montagnes.

Il éprouva un émoi si vif qu'il ne craignit plus le comte dont l'autorité n'était plus rien devant la puissance de la sorcellerie qui se manifestait dans l'oubliette.

Il annonça à son maître la mort d'Albert Jacques, tandis qu'il pensait celui-ci comme il eût pensé un de ses chiens décousu par un sanglier. Il le nourrit, l'aïda à se rétablir en invoquant son pardon et le supplia d'écarter de lui les malélices.

Quand Albert Jacques se sentit à peu près d'aplomb, il résolut de s'enfuir. Il n'eut qu'à pousser la grille verrouillée qui barrait le souterrain et dont la serrure ne tenait plus. Ses tortionnaires avaient jeté à côté de lui sa valise qui contenait son argent. Il gagna la campagne, atteignit une gare et s'éloigna de ce pays maudit, pour se réfugier sur la Côte d'Azur, où il mena la vie cachée d'un infirme.

On sait que Norbert, effrayé de cette fuite ou tourmenté par le remords, demanda à la boisson de l'étourdir et finit par se pendre.

Quant au comte Philippe, il subissait des hallucinations qu'il s'efforçait de chasser, en voyageant et en courant la gueuse.

Lorsqu'Albert Jacques eut terminé le récit de ses souffrances, Catherine prit à deux mains sa tête et baisa cette face dont l'obscurité lui cachait la hideur et que, dans ses souvenirs, elle revoyait belle.

Elle revint, chaque après-midi, à la petite villa qu'elle avait nommée la maison du bonheur et où régnait toujours une ombre épaisse, comme si le bonheur fut une chose qui devait disparaître lorsque l'on cherchait à la voir.

Le comte, qui continuait à se livrer à la grande noce, devint malade, il s'alita, puis mourut. Le médecin déclara qu'il avait succombé à un empoisonnement. L'autopsie établit en effet que sa mort était due à l'abus des aphrodisiaques qu'il prenait pour soutenir son ardeur amoureuse. Il était donc le propre auteur de sa fin prématurée.

— Certainement, ajouta le policier qui nous avait ouvert le dossier secret de cette affaire, certainement il s'est empoisonné lui-même. Mais rien n'a empêché sa femme de doubler la dose de la drogue qu'il s'accordait. L'action de la justice était paralysée par les circonstances. Il n'y avait qu'à passer le comte par profits et pertes, la perte n'était pas grande !

POL PRILLE.

Elle revint chaque après-midi à la petite villa qu'elle avait nommée la maison du bonheur.

# DANS LA NUIT

supplice. En cette nuit bienheureuse qui devait voir la fuite de Catherine avec lui, il approchait du château, sa valise à la main. Tout était prévu pour son départ avec cette maîtresse qu'il aimait plus que la vie. Il s'avançait vers le mur de clôture, quand, soudain, il sentit une douleur et tomba, sans s'évanouir toutefois. Il venait de recevoir un coup de feu. Deux hommes

furent bientôt près de lui, le comte Philippe et le garde-chasse Norbert. Celui-ci se pencha et dit :

— Monsieur le comte a raté la bête ! Une seconde d'émotion ! On n'est pas habitué à tirer pareil gibier. Faut-il l'achever au couteau ?

— Non, répondit le comte. Ça deviendrait une trop sale affaire. Un coup de fusil sur un rôdeur, passe encore ! Les tribunaux étaient pour nous ! Un assassinat, ça ferait geuler. Que faire, n... de D... ? Que faire ? Enterre-le vivant !

— Ça, non ! Je veux bien supprimer d'une balle un braconnier, mais... non... non... jamais !

— Eh bien ! fous-le dans une oubliette ! La grande, celle de la tour, ouvre sur la campagne par un souterrain. Il crévera là dedans comme un prince et on le « portera » disparu. Il a sa valise, ça confirmera l'hypothèse ! Ce misérable préparait un mauvais coup, il voulait enlever une femme !

— Parbleu ! Marie, la fille de chambre de Madame ! ajouta Norbert, feignant d'ignorer la vérité.

— Tu as raison ! C'est Marie qu'il voulait enlever, une mineure ! Quelle crapule, cet ingénieur !

Les deux complices transportèrent Albert Jacques vers l'oubliette, à laquelle menait une pente douce qui s'amorçait dans les champs, sous des broussailles. Norbert cassa une branche de sapin qu'il alluma. Ils suivirent un couloir humide qui s'enfonçait sous la terre et déposèrent le blessé, dans l'espace circulaire qui for-

— Je veux lui faire une gueule d'amant de cœur avant qu'il entreprenne le grand voyage, dit-il.



Norbert et ses gardes déposèrent sur la table de la cuisine un magnifique solitaire.





Une bordée de matelots dans les rues tortueuses du quartier réservé de Toulon.

**E**N 1938, les jeunes souteneurs de Montmartre et de Marseille se représentent la traite des blanches comme une magnifique épopée qui a fait son temps. La preuve, c'est que, si vous leur demandez entre quatre yeux : « La traite, ça marche encore ? » ils vous répondront de ce ton flegmatique qui caractérise la plupart des hommes du milieu :

— Non, c'est mort, archimort...  
Et, dans leurs yeux un peu sournois, passent des images merveilleuses comme celles qui enluminent les contes de fées, cependant que les souvenirs reviennent à leur mémoire.

A travers le fouillis de la légende, ils exhument comme des trésors cachés les récits des temps héroïques, ils démêlent l'histoire vraie parmi les ombres et les fantômes du passé dont les noms résonnent ainsi que des cris de guerre : Paulot le Cuirassier, Frédo de Rosario, Jo de Mendoza, Albert l'Égyptien, Milo les Belles Dents, Jeannot le Zouave, Jojo le Bordelais, etc...

Et bien d'autres noms aussi colorés et pittoresques tombent en cascade. C'est tout le Bottin mondain de la traite, c'est tout le bilan de la grande aventure.

Durant trente ans, la traite des blanches a été florissante. Les exportateurs d'amour ont ravitaillé les pays neufs en femmes. Les grands marchés de la prostitution furent l'Argentine, le Brésil, le Venezuela, Panama, San Francisco, New-York, les neiges du Canada, les bouges fameux de la Havane, le Mexique, l'Égypte, l'Extrême-Orient...

Dollars et pesos s'entassèrent dans la poche de ces messieurs.

C'était l'âge d'or. Mais la Société des Nations et les ligues de moralité s'émuèrent. On commença à parler du chemin de Buenos Ayres. Les polices des deux continents s'agitèrent.

Alors vint l'année du grand exode. Une à une, les villes fermaient les maisons de prostitution, refoulaient les tenanciers, déclaraient la guerre aux barbeaux.

Ceux qui ne paralysaient aucune condamnation, ceux qui s'étaient déjà « bourrés » rentrèrent en France, abandonnant à l'étranger leurs immeubles de rapport spécial et leurs multiples combines.

Les pionniers qui avaient lutté contre les polices du vieux et du nouveau monde devenaient des proserits.

Il y eut bien encore quelques beaux jours à Barcelone, en Syrie et à Dakar, mais, malgré tout, l'époque dorée était révolue.

C'est pourquoi, depuis plusieurs années, on pouvait croire la traite disparue. On se trompait. Ils n'étaient pas morts, les aventuriers qui avaient jadis traversé les mers pour apporter le plaisir aux émigrants, les hommes du voyage qui avaient conduit aux pays neufs des cargaisons de chair fraîche et des caravanes de filles de joie, les marchands d'illusion des longs courriers !...

Où, du moins, s'ils étaient morts ou s'ils étaient devenus les doux beloteurs du café du Commerce, ils avaient des fils qui brûlaient de se lancer sur leurs traces.

Leurs descendants, ce sont ces « jeunes » qui, depuis plusieurs mois, font un peu trop parler d'eux au gré de la police toulonnaise.

On sait qu'avec Paris, Marseille et Lyon, Toulon est un des principaux centres attractifs du milieu.

Ainsi donc, de nouveau, la triste épopée de la pègre occupe une large place dans la chronique criminelle. Certes, les épisodes troubles, les mystères inquiétants et les affaires louches qui défrayent la chronique

toulonnaise ne sont point aussi « cinéma » que les lamentables odyssées des malheureuses mineures expédiées, « franco de port », dans les soutes sans air des navires, vers les Amériques.

Mais l'enquête qui va suivre aura au moins le mérite de ne point farder la vérité. Pour plusieurs raisons que nos lecteurs saisiront eux-mêmes, nous pratiquerons la plus grande discrétion au cours de ce reportage.

Vous verrez pourquoi...



*Police-Magazine* publiait dans les numéros 241, 242 et 243, mon enquête sur les « Fortes Têtes à pompons rouges » de Toulon.

A cette époque-là, le véritable milieu toulonnais se tenait tranquille et ses rares manifestations ne faisaient l'objet que de quelques lignes dans les faits divers de nos confrères locaux.

Mais, depuis, la paisible sous-préfecture, qui ne connaissait que les amours légères des petites alliées avec les jeunes enseignes de vaisseau et les bordées des matelots dans les ruelles tortueuses du quartier réservé, n'a plus rien à envier à la grande information marseillaise ou parisienne.

Grâce à son arsenal occupant des milliers d'ouvriers, à la flotte de guerre affectée à l'escadre de la Méditerranée et à sa garnison d'infanterie coloniale, Toulon ne se ressent guère des méfaits de la crise. C'est pourquoi elle est envahie depuis plusieurs mois par un fort contingent de barbeaux et de repris de justice qui espèrent y gagner leur vie en toute tranquillité.

Cette nouvelle « ruée vers l'or », pâle imitation du *rush* des trafiquants à Rio de Janeiro il y a une dizaine d'années, attire particulièrement les Corses. Un policier m'expliquait l'autre matin sur le quai Cronstadt, tandis que les vedettes cerclées de cuivre, rayaient de leur masse grise l'azur de la rade :

— L'île de Beauté, comme tous les pays, a ses fripons ; mais ceux-ci trouvent leur activité bien limitée sur leur terre natale ; aussi le continent constitue-t-il pour eux un puissant attrait. Ce qu'ils viennent rechercher sur le continent, ces aventuriers en rupture de maquis, ces mauvais sujets rejetés par leur petite patrie, c'est la vie facile, la nouveauté, l'inconnu, la satisfaction de tous leurs vices... Alors, un beau jour, ils partent tenter la chance ; naturellement, s'ils n'ont pas assez d'argent ou d'audace pour « monter à Paris », c'est dans les grandes villes de Provence qu'ils s'installent. C'est pourquoi, dans les histoires que je vais vous raconter, vont paraître beaucoup de Corses. N'en concluez pas, naturellement, que tous les gens qui ont vu le jour entre Bastia et Bonifaccio ont en eux un gangster qui sommeille et met au même rang que cette mauvaise graine tous les braves gens qui peuplent l'antique Cyrnos.

Le soleil rosissait la façade des maisons du quai et jetait dans les venelles ourlées de bars interlopes une vive lumière.

**POURVOYEURS DE MAISONS** Le quartier réservé de Toulon commence à la rue Lafayette qui s'étend comme une frontière du boulevard de Strasbourg à la mer.



Traite  
des blanches  
pas morte!

Les ru  
sont plus  
Rouge co  
banisme  
et d'amo  
Il faut  
samedi s  
bras des  
matelots  
Rempart  
Dans l  
et les p  
Matelott  
Pigall's,  
Fleuri, l  
et vingt  
leurs en  
en peine  
A côté  
d'homme  
tuer le  
— Il  
trois liv  
Trois  
temps q  
rance de  
mission  
Aussi,  
bondit-i  
— Pe  
veauté  
— An  
Là-de  
bord de  
un « tel  
l'afranc  
marche  
proche  
connu c  
Cet A  
classe m  
Au m  
noces, à  
vingtain  
Dès le  
sa femm  
— A  
gagner  
Stupe  
— T  
— M  
— M  
— Il  
gouailla  
— Je  
l'épouse  
Atter  
L'hor  
rassura  
— N  
petite !  
Mais,  
— T  
— N  
Et, c  
épouse  
refusa  
A la  
de « m



Les rues chaudes de notre grand port de guerre ne sont plus les coupe-gorge de l'époque où le Chapeau Rouge constituait une vraie ville dans la ville. L'urbanisme a été et transformé ce secteur de désordre et d'amour vénal.

Il faut parcourir ces venelles dédiées au plaisir un samedi soir, jour des « virées » de marins. Bras dessus, bras dessous, chantant les rengaines à la mode, les matelots errent de la place Maurique à la rue des Remparts, en passant par la rue Gavageau.

Dans les maisons aux persiennes tirées, les pick-up et les pianos mécaniques ronronnent gaiement. La Matelotte, les Petits-Carreaux, la Maison Blanche, le Pigall's, la Java, les Camélias, Cythéria, le Panier Fleuri, le Chat Noir, les Trois Etoiles, les Cols Bleus et vingt autres boîtes de même accueil ont allumé leurs enseignes fulgurantes qui racolent les marins en peine d'amour.

A côté, dans les bals musette et dans les bars d'hommes, les barbeaux dansent ou discutent pour tuer le temps.

— Il me faut une femme pour telle taule ! Il y a trois livres à gagner !...

Trois cents francs, c'est une belle somme par le temps qui court où la plupart des maisons de tolérance des grandes villes refusent de verser la « commission » au placeur.

Aussi, ce petit Corse au profil de médaille grecque bondit-il sur l'occasion :

— Pour quatre livres, j'ai ton affaire... Une nouveauté sensationnelle !...

— Amène-la, on verra ça.

Là-dessus, le jeune souteneur porte un doigt au bord de son chapeau immaculé et lance dans le débit un « tchao » sonore qui caractérise immédiatement l'affranchi digne de ce nom en s'en allant de sa démarche paresseuse vers le bureau de poste le plus proche afin de téléphoner à un de ses compatriotes connu dans le clan sous le nom d'Angelo.

Cet Angelo, c'est un « fortiche », c'est un homme de classe malgré son jeune âge.

Au mois de septembre dernier, il convolait en justes noces, à Marseille, avec une petite brunette d'une vingtaine d'années qu'il appelait tendrement Loulou.

Dès le lendemain de son mariage, Angelo déclara à sa femme :

— Allez, zou, tu vas descendre dans la rue pour gagner notre croûte !

Stupéfaite, la jeune femme essaya de sourire :

— Tu ne parles pas sérieusement, dis, mon chéri ?

— Mais si, tu vas faire le tapin...

— Moi, ta femme, m'envoyer sur le trottoir !

— Il n'y a plus que ça qui rapporte aujourd'hui, gouailla le souteneur.

— Je ne ferai jamais ce sale métier ! décida l'épouse en sentant venir les larmes à ses yeux.

Attendrissement ou comédie ?

L'homme s'approcha de Loulou, l'embrassa et la rassura :

— N'y pensons plus, nait ! si ça ne te plaît pas, petite !...

Mais, le lendemain, ce fut le même refrain :

— Tu vas aller t'expliquer.

— Non et non !

Et, chaque jour, il en était ainsi. Angelo incitait son épouse à se livrer à la prostitution. Chaque fois elle refusait avec énergie.

A la longue, le barbeau se lassa d'avoir une femme de « mentalité peu compréhensive ».

Alors, il n'y eut plus de baisers pour clôturer l'entretien scabreux. Il y eut des coups ; les horions, les gilles, les volées administrées avec une boucle de ceinture se mirent à grêler sur le corps de la malheureuse et à le truffer de bleus et d'ecchymoses douloureuses.

Mais rien n'y faisait.

La jeune femme tenait bon. Elle ne voulait pas grossir le troupeau lamentable des créatures à plaisir qui, « dedans », en maison, ou « dehors », sur le bitume, proposent leurs charmes aux inconnus.

C'est alors qu'Angelo reçut la dépêche de son collègue : *Apporte marchandise. Paierai comptant.*

Il n'y avait plus à patienter. L'occasion lui parut intéressante :

— Chérie, dit-il à sa femme, un de mes amis vient de nous inviter à passer la journée avec lui à Toulon. Il fait encore beau pour la saison ; allons-y, tu ne le regretteras pas !

— Quel est cet ami ? demanda Loulou prise d'un vague soupçon.

— Un compatriote... Nous sommes nés tous les deux dans le même village à six mois de différence, un frangin, presque ! Il a une belle situation à Toulon, même qu'il possède un cabanon aux Sablettes et de bonnes bouteilles pour accompagner les moulés et les clovisses !

Présentée comme une partie de campagne au bord de la mer, l'expédition devait fatalement réussir.

Croyant son mari revenu à de meilleurs sentiments, la jeune femme accepta. Et le voyage fut joyeux.

A la gare, le petit Corse attendait son « pays ».

— Madame, lit-il poliment en levant son chapeau devant Loulou.

— Mon collègue Dominique, présente Angelo.

Sous la conduite de Dominique, le couple traversa Toulon et parvint bientôt sur le cours Lafayette où les éventaires de fruits, de légumes et de poissons de roches mettaient des couleurs chatoyantes.

— Où nous emmenez-vous, monsieur Dominique ? questionna la jeune femme qui donnait le bras à son mari.

— D'abord chez moi, c'est à deux pas d'ici. Puis, après, nous déciderons !

Ils étaient arrivés au quartier réservé. Ils s'engouffraient dans une ruelle pavée de linges multicolores.

Des gamins jouaient à saute-mouton. De vieilles femmes balayaient le pas des portes. Des chats s'étiraient au soleil d'automne.

— Quel beau temps ! admira Loulou pour dire quelque chose.

Dominique répondit :

— En effet. Mais nous voici rendus !...

Loulou leva la tête. Une énorme lanterne portant un gros numéro, éteint à cette heure, dominait l'enseigne d'une maison à la façade bleu pâle.

— Oui, c'est ici ! répéta Angelo en entraînant son épouse dans le vestibule recouvert de fresques naïves.

Ils pénétrèrent dans l'estaminet. Une domestique faisait le ménage, essayait les tables, époussetait les chaises et les bancs d'un coup de torchon.

— Qu'est-ce que c'est, messieurs ? s'enquit-elle sans cesser son ouvrage.

— On voudrait voir Madame, dit Dominique.

La main s'arrêta d'essuyer.

La vieille leva la tête et fit, en trotinant vers l'escalier qui accédait aux chambres de passes :

— Attendez cinq minutes, hé ! Je vais prévenir la patronne !

Elle se retourna à la seconde marche pour demander :

— C'est de la part de qui ?

— De Dominique le Corse...

A ce moment-là, Loulou comprit. Son mari s'était entendu avec un autre ruffian pour la conduire en maison.

— Je veux partir, fit-elle en essayant de se diriger vers la porte.

— Tu vas rester ici, bon Dieu ! rugit Angelo en la saisissant par le bras.

Elle rua, se débattit comme un jeune cheval au dressage, luttant des pieds, des dents et des ongles pour se dégager de la poigne qui la maintenait aussi solidement qu'un étou.

Sur ces entrefaites, la tenancière était arrivée.

— Nous vous amenons une femme, déclara Dominique.

— Je vois bien, plaisantait-elle. Une nouvelle, hein ?

— Oui, convint Angelo. C'est pour ça qu'elle a le sourire...

La matrone s'approcha de la jeune femme et, lui tapotant familièrement les joues tout en l'examinant des pieds à la tête, tenta de la calmer :

— Oh ! ma belle, il ne faut pas faire cette tête-là !

« Madame » fut écroulée à la maison d'arrêt.

Vous serez très bien ici. C'est une maison sérieuse et bien tenue... La clientèle est généreuse et elle a un faible pour les « nouveautés »...

— Les nouveautés ? siffla Loulou.

— Oh ! *Madonaccia*, ce que t'es lourde !... Tu ne sais donc pas que c'est ainsi qu'on appelle en maison les femmes nouvelles ?... intervint sans aménité Angelo, le mari au dos vert.

Comme l'épouse protestait encore, son « homme » lui administra une sévère correction dont la malheureuse porta longtemps les traces.

Là-dessus, les deux larrons se partagèrent le prix du « placement » et abandonnèrent Loulou à la tenancière.

La suite de cette triste aventure ressemble à un roman populaire.

La nouvelle fut contrainte de travailler et de sourire aux clients. Bientôt même, choisie par un ouvrier agricole, elle dut monter vers les chambres consacrées à l'amour au compteur.

Mais, au lieu de prodiguer à l'amateur de ses charmes les caresses d'usage, elle lui conta sa mésaventure.

Celui-ci, qui était un brave homme, accepta de porter au commissariat central une lettre dans laquelle la victime des odieux trafiquants expliquait son martyre.

Cela ne traîna pas. Deux inspecteurs toulonnais vinrent délivrer la femme séquestrée et la tenancière, poussée dans ses derniers retranchements, avoua les faits qui lui étaient reprochés.

« Madame » fut écroulée à la maison d'arrêt de la place Saint-Roch où, par un singulier hasard, elle retrouva plusieurs de ses confrères compromis également dans une vaste affaire de traite de blanches, et parmi lesquels elle reconnut le patron d'une « taule » de la Seyne.

Malgré les embûches semées sur leur route par d'influents agents politiques de la région, la Sûreté toulonnaise et les inspecteurs du service des mœurs triomphaient dans la guerre qu'ils venaient de déclarer aux hors-la-loi...

Voici une seconde affaire du même genre. Une trop confiante jeune fille avait été mise « en maison » par un mauvais garçon sans scrupule.

Maria a vingt ans à peine. Elle n'a jamais quitté le village de Corse où elle a vu le jour. Au cours de l'été dernier, elle reçut la visite d'un jeune homme qui, demeurant sur le continent, à Toulon, était venu passer ses vacances au pays.

Il était séduisant, élégant, gentil au possible et son langage était celui d'un charmeur.

La jeune fille écouta avec un intérêt sans cesse grandissant la *serenada d'amore* que lui murmurait chaque soir, devant la mer immense, le Roméo... professionnel.

Car, pour lui, l'amour ne comptait point en tant que sentiment, mais seulement en tant que « biz'ness » et, s'il grattait de la guitare comme son illustre compatriote à la voix de rossignol, c'était uniquement pour achever de séduire la tendre brebis.

Elle ne vit que tendresse et sincérité là où il n'y avait que traîtrise et combine. Elle écouta les boniments de l'enjôleur :

— Allez, petite, fais la malle et viens avec moi sur le continent !

— Et mes parents ?...

— Ce n'est pas eux qui feront ton bonheur, va ! Je t'aime, suis-moi... La vie sera belle pour nous deux !

Elle se laissa emporter sur un navire tout blanc vers les côtes de France.

Maria était heureuse, car l'autre la berçait toujours devant l'azur infini de la Méditerranée de sa serenade nostalgique et douce comme un baiser.

Mais, peu de temps après le débarquement, trois semaines plus tard exactement, la voix du rossignol se tut et la frêle fauvette commença à regretter amèrement son escapade.

Elle comprit... Trop tard !

Ce qui devait arriver était arrivé.

La petite Corse, élevée pourtant avec soins dans une honnête famille, était devenue la pensionnaire d'une maison de tolérance du quartier réservé.

Dans cette prison où les persiennes tiennent lieu de barreaux, elle dut mener, pour subvenir aux besoins d'un barbeau à la

voix berceuse, la morne existence des femmes à tout le monde.

Elle vit des marins au coquet uniforme dont les yeux semblaient garder des reflets de visions exotiques, des gars de la Coloniale amaigris par les lievres, des Mokos ouvriers ou pêcheurs, des clients aux goûts normaux et des pervers aux vices répugnants.

Un jour, elle eut un « micheton » bizarre. Il n'était pas comme les autres. Au lieu de lutiner la jeune femme en lui murmurant des mots obscènes, il lui parlait amicalement sans la toucher.

Mais ce qu'il était curieux !

— Il y a longtemps que tu es ici, petite ?

— Six semaines, soupira la pensionnaire en s'efforçant de contenir les larmes qui perlaient à ses yeux.

— Et d'où viens-tu ?

— De Corse.

— Tu vivais avec tes parents, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, et je les ai quittés pour suivre à Toulon un jeune homme de mon village, établi ici...

— Ah ! J'y suis, c'est lui qui t'a placée en maison ?...

La malheureuse n'osa pas lâcher le terrible aveu. Elle se contenta de baisser la tête en signe d'acquiescement.

Paternellement, le policier lui caressa les joues :

— Allons, parle, petite, et tu seras vengée !

Il avait trouvé le mot qui portait : la vengeance. Alors la fille s'épancha en cette pénible confession :

— Je me nomme Maria C... ; je viens d'avoir vingt ans. Arrivée sur le continent, je ne tardai pas à me trouver en butte aux tracasseries de mon amant qui, par la contrainte, sous la menace de me tailler les oreilles, et même en me faisant subir des violences, me plaça dans une maison des environs. La semaine dernière, il m'en sortit pour me présenter à un de ses collègues, le nommé Tonio, un barbeau aussi...

— Et il te vendit, hein ? devina l'inspecteur.

— Oui, comme une chèvre ou un mouton, pour cinq cents francs. « Tu seras à présent la femme de Tonio », fit-il en me quittant. Tonio était aussi violent et brutal que son camarade. Le jour même de son acquisition, il me prévint : « Tu es ma femme, je ne t'ai pas achetée pour t'engraisser à ne rien faire... Tu vas travailler pour ton petit homme... » Dans un sursaut d'énergie, je lui criai au visage :

« Je ne travaillerai pour aucun homme. Je veux revenir chez mes parents. » Sans doute s'aperçut-il qu'il ne tirerait rien de moi, car il préféra me céder à la patronne d'une maison spéciale de la place Maurique, c'est-à-dire dans cet établissement.

— En faisant encore un bénéfice, hein ?... s'enquit son interlocuteur.

— En effet. Il m'a revendue pour huit cents francs en gardant cependant ses droits sur moi...

— Je comprends. Ces huit cents francs ne représentaient que la commission de « placement ». Tu appartenais toujours à ce Tonio...

— Oui, convint la jeune femme en hochant tristement la tête. Et, comme je manifestais l'intention de rejeter la tutelle de Tonio le Mac, la patronne m'indiqua que, dans ce cas, je serais mise à l'amende de mille francs et que, pour couvrir ses frais, je devrais travailler « à l'œil » dans sa taule pendant quarante jours...

L'inspecteur en savait assez. Il prit congé de la prisonnière non sans la rassurer sur son sort et, après en avoir référé à son chef, se mit tout de suite à l'ouvrage.

Cette affaire habilement menée devait permettre à la Sûreté de s'assurer sans retard de toute la bande de trafiquants.

Ces deux coups de filet opérés presque simultanément déclenchèrent les éloges mérités de la presse locale et, aussi, la colère de ces messieurs du milieu qui décidèrent de résister aux attaques et de se venger comme ils pourraient...

JEAN BAZAL.

(A suivre.)

Les deux larrons se partagèrent le prix du placement et abandonnèrent Loulou à la tenancière.



RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — A bord du vapeur Polarlys qui se rend en Norvège, on a constaté la disparition du passager Erickson et, peu après, l'assassinat d'un autre passager, le conseiller de police Sternberg. Les soupçons s'égarèrent, sans se préciser, sur diverses personnes. Le capitaine Petersen est inquiet de l'attitude de son troisième officier Vriens, jeune homme fraîchement promu. Vriens est l'ami d'une étrange passagère, Katia Storm, qui donne l'impression d'être complètement désaxée. On a volé à bord cinquante mille couronnes au riche commerçant Bell Evjen, épris de Katia, et une somme moindre à l'Allemand Schuttringer. Une partie de cette somme est retrouvée dans la cabine de Vriens qui affirme n'avoir pas volé. Le capitaine Petersen interroge Katia qui avoue être complètement dépourvue d'argent et ne même pas posséder de quoi payer ses frais de restaurant et de bar à bord du bateau. Le capitaine surprend un personnage suspect, le soutier Peter Krull, qui descend de la passerelle où se trouve désemparé l'officier Vriens qui est de quart. Il renvoie l'homme aux machines et gourmande Vriens qui, en dépit du froid glacial, n'a ni manteau ni gants.

IX (1)

### Le neveu de Sternberg.

**L**a nuit tombait plus vite que d'habitude. Il n'était que trois heures et déjà il fallait allumer les lampes. Le capitaine commanda :

— Qu'on commence à farder les panneaux... C'est prudent...  
Il s'attardait sur le pont en observant Vriens à la dérobée quand il vit arriver l'inspecteur Jennings, un papier à la main. Le policier se montrait agité.

— Lisez !... Il faut que nous causions, mais ailleurs qu'ici... Le postier du bord me remet ce télégramme à l'instant, alors qu'il l'a dans son bureau depuis une heure.

Vriens, qui avait forcément entendu, ne s'était pas retourné, n'avait pas tressailli. Le capitaine poussa la porte de la chambre de veille, tout en lisant :

Police Stavanger à inspecteur Jennings, à bord du Polarlys.

Sûreté Paris nous avise qu'assassin de Marie Baron est identifié : Rudolph Silbermann, de Dusseldorf, ingénieur, neveu du conseiller Sternberg. Stop. Connexion évidente entre les deux affaires. Stop. Probable Silbermann embarqué Polarlys Hambourg sous faux nom. Stop. Dragages bassins Stavanger sans résultat. Stop. Resserrer surveillance navire car affaire retentissante en Allemagne.

— Qu'est-ce que vous en dites ?  
Jennings était complètement démonté par cette dépêche.

— Est-ce que vous croyez que l'homme puisse encore être caché dans les cales ?

Petersen relut le message, marcha jusqu'à la porte, parce qu'un coup de roulis l'inquiétait.

— Non ! Il n'y a plus d'Erickson ici. Premièrement, le bateau a été fouillé par

(1) Voir Police-Magazine, n° 381 à 387.

deux fois, dont une avec toutes les précautions possibles par la police de Bergen. Secundo, le fret presque tout entier est débarqué et les cales n'offrent plus d'abri... Tertio, cet Erickson n'a jamais été vu à bord que par Katia Storm et par Vriens...

— Mais vous ?...  
— J'ai aperçu, deux heures avant l'appareillage, le dos d'un homme en manteau gris... Le troisième officier m'a dit que c'était Erickson... Mais, à partir de ce moment, il a eu tout le temps de quitter le Polarlys...

— Pourquoi ? Son passage était payé, ses bagages à bord...

— Oui, pourquoi ?... Et il y a bien d'autres pourquoi dans cette affaire...

— Pour quel port était son billet ?  
— Stavanger.

Une fois encore, le capitaine marcha jusqu'à la passerelle, le front plissé, demanda au pilote :

— Les panneaux sont fardés ?  
L'homme lui montra sur la mer une vilaine tache claire, d'un gris glauque, à l'horizon.

— Vous avez pourtant examiné tous les passeports ! reprit Petersen en revenant sur ses pas.  
Le policier commençait à se montrer inquiet, lui aussi, non qu'il pressentît la tempête, mais parce que le roulis s'intensifiait et faisait naître une vague angoisse dans sa poitrine.

— Il ne faut pas nous arrêter à la question des passeports ! répliqua-t-il ; il est à peu près impossible de reconnaître un faux passeport d'un vrai... Dans toutes les grandes villes, et surtout dans les ports comme Hambourg, il existe des boutiques de papiers d'identité. De faux papiers qui sont parfois vrais, soit qu'ils aient été volés à leur titulaire, soit que, par tout un jeu de complications, ils proviennent de bureaux officiels...

— Si bien que Silbermann ?...  
— Peut être n'importe qui : Erickson, Vriens, Evjen, Schuttringer, Peter Krull.

— Mettez Evjen à part, il y a huit ans que je le connais...  
— Restent quatre...

— Moins Erickson qui, j'en jurerai, n'a jamais existé...

— Alors, pourquoi Katia Storm et votre troisième officier se sont-ils obstinés à faire croire à sa présence à bord ?

— Et pourquoi le sac de charbon ? fit Petersen sur le même ton. Et pourquoi ce vol ? Pourquoi ne retrouve-t-on que quatre billets dans la valise de Vriens, qui disposait de cent cachettes sûres dans tout le bateau ?

Une première lame passa par-dessus l'étrave et s'écrasa sur le gaillard d'avant, tandis que l'inspecteur essayait de sourire.

— Ce n'est pas une tempête ?  
— Pas encore !

— Vous croyez que ?  
— Si vous alliez jeter un coup d'œil sur les effets de Krull ?

— Tout en bas ?  
— Oui. Sa couchette est à gauche de la chambre des machines. Le chef mécanicien vous conduira...

La température fraîchissait avec une rapidité déconcertante, au point qu'en sortant le capitaine tourna deux fois son écharpe autour de son cou.

En se penchant sur la rambarde, il vit quatre hommes occupés à tendre de fortes toiles sur les panneaux. Mais il était déjà trop tard. On contournait une île et soudain on reçut le vent par le travers avant.

Le Polarlys fit une brusque embardée et la lourde glacière qui n'avait pas encore

été arrimée, brisa les crochets la maintenant sur le pont, glissa à babord.

Un homme faillit être écrasé. Il y eut une courte panique, car l'instant d'après le navire se couchait sur le tribord et le meuble, qui avait deux mètres de haut, autant de large, et qui était en chêne épais, doublé de plomb, recommença sa promenade menaçante.

Petersen descendit en courant, saisit le bout d'un filin et se mit, comme les quatre hommes, à la poursuite de la glacière. Comme ils allaient enfin l'immobiliser, elle s'échappa une dernière fois et, après avoir heurté un hauban, passa par-dessus bord, disparut dans les remous.

— On ne s'aperçut de l'accident qu'en entendant des hurlements tout à l'avant du vapeur.

Le hauban, sous le choc, s'était brisé net. Faisant fouet, il avait atteint le Lapon, toujours assis sur le cabestan, et lui avait cassé une omoplate.

Le malheureux lui-même n'avait rien vu et était d'autant plus affolé qu'il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé.

— Portez-le dans une cabine ! Vite !... Prévenez Evjen...

Car, à Kirkenès où il n'y a pas de médecin, il arrivait souvent à Bell Evjen de donner ses premiers soins à des ouvriers blessés.

encore jusqu'aux machines afin de s'assurer que la dynamo était hors d'état. Mais il n'était pas tranquille à l'idée que Vriens restait seul avec le pilote sur la passerelle. Son esprit était partout à la fois.

— Pourvu que Jennings ne dégingole pas en bas de l'échelle et ne se blesse pas à l'arbre de transmission !...

Et Schuttringer ? Il ne l'avait pas vu.

Est-ce que Krull était à son poste ?

Tout cela à l'instant précis où la vérité était sur le point de se faire jour, où, en tout cas, on possédait enfin quelques données positives.

Le second officier appelait sur le pont.

— Nous ne pouvons pas continuer à marcher à soixante tours... La mer nous dresse...

— Je monte...

Il n'avait pas encore déjeuné. En passant devant sa cabine, il y prit ses bottes à semelles de bois, car il pressentait que ce n'était pas près de finir.

Il demanda au steward qui passait :

— Schuttringer ?

— Je l'ai vu tout à l'heure sur le pont avec quelqu'un...

— Avec qui ?... Le soutier ?...  
— Peut-être... Je n'ai pas fait attention...  
Tant pis ! Petersen ne pouvait s'occuper à la fois de son bateau et de l'assassin.

# LE PASSAGER

# DU POLA

Par

Georges  
Simenon

On naviguait dans un couloir étroit, entre deux îles. Les lames étaient courtes, mais, à quelques encablures, c'était la mer libre, sans abri, où on apercevait des creux vertigineux.

Petersen rencontra le premier officier que les chocs avaient arraché à son sommeil et qui accourait.

— Voulez-vous vous occuper du blessé ?... Je monte là-haut...

Vriens n'avait pas bougé. Le dos collé à la cloison ripolinée de la chambre de veille, il regardait droit devant lui. Sa casquette s'était envolée et la bise ramenait ses cheveux blonds sur son front.

Il devait clore à demi les paupières pour empêcher la poussière de glace dont le vent était chargé de l'aveugler.

— Que se passe-t-il ? murmura le capitaine en observant le compas.

Une fois de plus, comme à Hambourg, c'était la série ! La glacière d'abord ! Le Lapon blessé ensuite !

Et voilà que la petite ampoule électrique éclairant la rose du compas, se ternissait. Peu à peu, les filaments apparaissaient, rougeâtres, puis bruns. Et, enfin, on ne voyait plus rien !

Il se pencha pour s'assurer qu'il en était ainsi de toutes les lampes. Le halo lumineux qui entourait habituellement le navire avait disparu.

— Ralentez les machines... Soixante tours. Tant que l'on sache...

On fut bientôt renseigné. Le premier officier arrivait en courant.

— Ce sont les accus qui se sont vidés d'un seul coup. Un court-circuit a dû se produire quelque part...

— Et les dynamos ?

— Le chef y travaille, mais il prétend qu'elles ne sont pas en ordre.

Petersen descendit au fumoir où le steward allumait les deux lampes à pétrole montées sur cardan. Katia était assise dans un pan d'ombre, toute seule. Elle se tenait la tête à deux mains et il était impossible de saisir son regard.

— Le Lapon ? demanda le capitaine au steward.

— Dans la première cabine de tribord. M. Evjen est près de lui...

Il s'y rendit, entendit des hurlements à plus de vingt mètres. Evjen, manches troussées, palpait l'épaule du blessé de ses longues mains blanches qui avaient des gestes adroits de chirurgien.

— Grave ?...  
— L'omoplate cassée net... Et je ne peux rien faire qu'immobiliser le dos par une planche... Il faudra le conduire à l'hôpital de Tromsø...

Quand y serons-nous ?  
— Vers minuit...

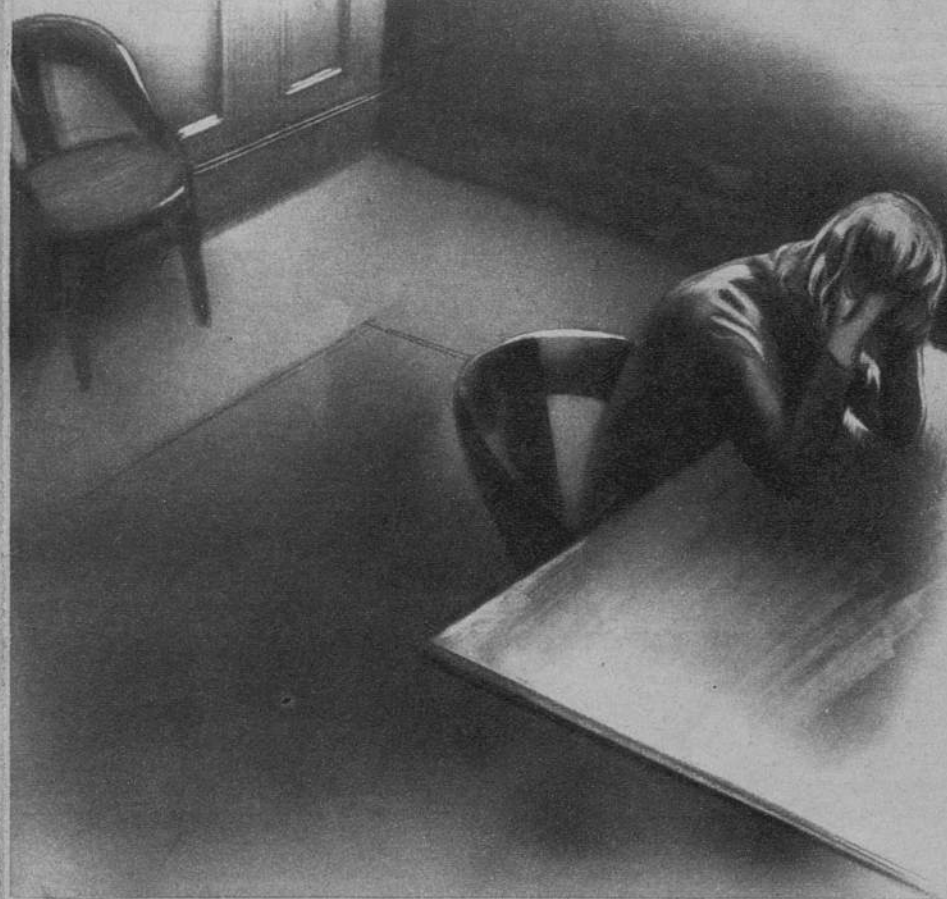
— Vous n'avez pas de morphine ?...  
Petersen tressaillit, sans se rendre compte tout de suite de la raison de son malaise, regarda Evjen d'un air soupçonneux, s'en voulut, de ce rapprochement machinal avec l'assassin de Marie Baron.

Jamais l'atmosphère à bord n'avait été aussi trouble. Les couloirs étaient à peine éclairés par les lampes à pétrole. Dans les cabines, il n'y avait que des bougies.

Et le Lapon qui criait éperdument, le dos nu, ses vêtements bariolés jetés par terre, constituait un spectacle d'autant plus pénible qu'à chaque coup de roulis l'homme était lancé contre la cloison et que tous ses traits se tordaient de douleur.

Pour bien faire, le capitaine eût dû aller

Avait-elle le mal de mer, elle aussi ?



La question était de découvrir à temps les feux verts, rouges ou blancs qui clignotaient au sommet des balises.

Les trois hommes restaient un quart d'heure, une demi-heure sans desserrer les dents. Puis quelqu'un montrait un point de l'espace où les autres ne tardaient pas à voir poindre une lueur. Alors un nom était prononcé :

— Stokmarknes... Sortland...  
« Si Vriens est Silberman... », reprenait le capitaine.

Et, les sourcils froncés, le front barré de rides profondes, il tentait de récapituler les événements et de les expliquer à la lumière de cette hypothèse.

Malgré ces préoccupations, il ne ressentait aucun malaise de la promiscuité du jeune homme, que, parfois, un coup de roulis lançait contre son épaule.

« Si Krull... »  
Mais pourquoi Krull avait-il révélé le coup du sac de briquettes ? Est-ce que, par hasard, il aurait menti ? Est-ce qu'un certain Ericksen, ou se donnant pour tel, avait bien sauté à l'eau à Stavanger ?

On n'avait pas retrouvé son corps, mais, dans les ports, c'est chose fréquente. Les cadavres s'accrochent à de vieux filins traînant au fond de l'eau, à une ancre, ou sont emportés vers le large par les courants de marée.

Une première lame passa sur l'étrave et s'écrasa sur le gaillard d'avant.

# ER LARLYS

— Capitaine...

Arraché à ses pensées, Petersen tressaillit, aperçut le steward qui s'avancait prudemment, effrayé par les soubresauts du bateau et surtout par le spectacle de l'eau qui courait le long des flancs, blanchâtre, animée, eût-on dit, d'une vitesse insensée.

— C'est l'inspecteur...

— Où est-il ?...

— Dans sa cabine... Il est malade... Il demande à vous parler tout de suite...

Le capitaine s'assura du cap, regarda le pilote et Vriens, puis l'homme de la timonerie qui n'était qu'une ombre blafarde dans l'ombre de sa cage de verre.

Il descendit l'échelle, aperçut Katia, toujours à la même place, dans un coin du fumoir où le verre d'une des lampes s'était noirci.

C'était crispant, cette atmosphère irréelle ! Toutes ces ombres anormales peuplées de mystère...

Que pouvait-elle bien faire là ? Est-ce qu'elle pleurait ? Est-ce qu'elle se moquait du monde ? Avait-elle le mal de mer, elle aussi ?

Jamais le *Polarlys* n'avait été aussi morne, aussi inquiétant. Jusqu'à cette glacière qui avait mis une véritable perfidie dans ses sursauts !

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le hauban brisé n'eût atteint personne ! Il fallait que, justement, un Lapon, malgré le froid, la bise, les embruns qui gelaient à mesure qu'ils tombaient sur le pont, allât s'asseoir sur le cabestan !

Et il ne comprenait pas un mot de norvégien ! On ne pouvait rien lui dire ! Il lançait des regards hargneux autour

de lui comme si tout l'équipage l'eût pris en traître !

Est-ce que cela n'avait pas commencé dès Hambourg, avec ce câble qui s'était cassé, lui aussi, ce brouillard crasseux, le retour d'un Vriens ivre-mort et la péniche qu'on avait failli envoyer par le fond ?

— A l'autre, maintenant !

Et Petersen ouvrit la porte de la cabine de l'inspecteur, trouva celui-ci penché au-dessus de la cuvette de carton destinée aux passagers atteint du mal de mer.

Il n'y avait plus que trois centimètres de bougie. Elle éclairait un visage déformé, des yeux larmoyants, une bouche amère.

— Si seulement je pouvais vomir !... C'est une terrible tempête, n'est-ce pas ?...

— Jusqu'ici, ce n'est rien...

— Vous croyez que ?...

— Vous m'avez appelé ?...

— Oui... Attendez... Je ne sais comment me mettre... Quand je suis couché, il me semble que c'est encore pis... Il n'y a vraiment pas de remède ?... Attendez, capitaine !... Je suis allé en bas... Je crois bien que j'ai failli me tuer, avec ces échelles de fer... J'ai fouillé le sac de Krull... J'y ai trouvé ceci...

Il montrait quelques pièces d'or qui se trouvaient sur la tablette, près d'une serviette mouillée.

— M. Evjen les a reconnues... Ce sont bien les siennes...

— Krull vous a vu ?

— Il n'était pas là... Il paraît qu'il venait d'aller respirer sur le pont... A Tromsø, il faudra l'empêcher de s'enfuir... Je ne sais pas si je serai en état... Voyez !...

Il resta un moment immobile au-dessus du baquet. Sa poitrine fut tirillée par trois ou quatre spasmes tandis qu'il ouvrait la bouche.

— Voilà !... Impossible !... Et la tête me tourne... Qu'est-ce que c'est ?...

Il avait sursauté, l'oreille tendue. On entendait un vacarme continu sur le pont.

— Une vague...

Petersen, lui aussi, était soucieux, car il comprenait que cette vague-là avait atteint la passerelle.

— Ne vous agitez pas...

— Non... Je...

Il hésita à remonter là-haut, se dirigea vivement vers la chambre des machines où le chef mécanicien travaillait toujours à la dynamo.

— Réparée ?

— Rien à faire tant qu'on ne sera pas au port...

— Krull est à son poste ?

Le chef se tourna vers la chaufferie, transmit la question. Le chauffeur montra un instant sa tête noircie dans l'entrebâillement de la porte de fer et se répandit en invectives.

Il y avait plus de deux heures que Krull avait disparu, et cela alors qu'on avait besoin de plus de pression que jamais. Le second soutier ne pouvait suffire. Le chauffeur réclamait un homme, n'importe qui, pour charrier de la houille.

— Il n'est pas dans sa couchette ?

— Il n'est nulle part...

— Je vais vous envoyer un matelot de pont...

La salle des machines n'était pas l'endroit le moins sinistre, ainsi éclairée au pétrole, avec les hommes qui devaient faire des prodiges d'équilibre pour ne pas être happés par une transmission.

Au moment où il remettait les pieds sur le pont, Petersen jura, d'énergie, comme si une kyrielle de gros mots eût pu le soulager.

Il attrapa au vol un homme qui passait.

— Va donner un coup de main dans la soute !

— Moi ?... Mais il faut que je...

— Va !

Ce n'était pas le moment de discuter. En se penchant, il aperçut une balise rouge qui annonçait les récifs de Risotyhamn. Bell Evjen le cherchait. Il n'était pas fort d'aplomb, lui non plus. Ses narines étaient entourées de ce cerne jaunâtre et luisant qui annonce le mal de mer.

— Un instant, capitaine... Il vient de se passer un petit incident... Comme je vous l'ai annoncé, j'ai fait une piqûre au blessé, qui n'aurait pu supporter la douleur... Le



Il avait atteint le Lapon assis sur le cabestan.

steward m'avait apporté la pharmacie, que j'ai laissée dans la cabine...

— Il s'est empoisonné ?

Petersen s'attendait à tout, aux malheurs les plus invraisemblables. Du moment que la série était si bien engagée !...

— Non... Il y avait une boîte de six ampoules de morphine... Elle a disparu...

Je n'ai pas non plus retrouvé la seringue...

— Qui est entré dans la cabine ?

— Il n'y aurait que le Lapon pour nous l'apprendre... Et il ne comprend rien de ce qu'on lui dit... Il est persuadé qu'on veut le tuer et il se tasse au fond de sa couchette à la moindre approche...

— Le steward n'a rien vu ?

— Il était sur la passerelle, dit-il...

— Bon !

Petersen gravit lourdement l'échelle, arriva trempé près du pilote et de Vriens, car une vague l'avait atteint en plein dos à mi-chemin.

Sans mot dire, il se cala entre eux deux, contre la cloison, suivit des yeux, avec une étrange ironie, une vague qui arrivait de travers, si haute qu'elle cassa une des deux amarres d'un canot suspendu sous la cheminée, entre les portemanteaux.

A minuit, il était toujours à la même place, transi, la bouche hargneuse, à guetter les balises.

Il y avait trois heures qu'il ne fumait pas, parce qu'il eût fallu retirer ses mains de ses poches, ouvrir son manteau et entrer dans la timonerie pour frotter l'allumette.

Des stalactites pendaient aux haubans et à l'étai du mât de charge, et, sur le gaillard d'avant, les lames successives avaient laissé un iceberg luisant, bleuâtre, arrondi comme une méduse monstrueuse.

(A suivre.) GEORGES SIMENON.

## BIENTOT UN NOUVEAU ROMAN CHAMBRE DE MORT A BARCELONE

par Ludo PATRICE  
et Paul KINNET

# Dix-huit femmes



en folie

Un matin, à l'aube, en allant aux champs, les paysans du village Cirez, en Roumanie, découvrirent le cadavre du riche fermier Georges Macesco, étendu sur le seuil de sa maison située un peu en dehors de l'agglomération. Le malheureux était presque méconnaissable, car les assassins l'avaient lapidé. Les autorités arrivèrent sur les lieux.

Les autres femmes, dans un accès de colère subite, se mirent, elles aussi, à jeter des pierres.

Au cours d'une perquisition, on trouva, non loin de la ferme, une liste avec les noms de dix-huit jeunes filles et veuves de Cirez. Il fut aisé d'établir que cette liste avait été écrite par la veuve Monteau, la femme qui passait pour la plus « savante » du village. Interrogée, Marthe Monteau ne nia point le crime. Mais l'histoire véridique qu'elle raconta diminua singulièrement sa responsabilité. Georges Macesco était un vieillard de soixante ans, bien portant et solide au point que bien des jeunes gens eussent pu lui envier sa force. Ayant perdu sa femme qui ne lui avait pas donné d'enfant, Macesco annonça dans le village qu'il épouserait sans délai la femme — veuve ou jeune fille — capable de passer l'examen qu'il lui ferait subir. — Je veux savoir d'avance, dit-il, si la candidate est susceptible de faire une épouse satisfaisante. — Ah, le vieux coq ! Le paillard ! C'est avec ces cris que les femmes de Cirez accueillirent l'annonce du richard. — Ces riches, ça se croit tout permis ! Mais il ne trouvera ici aucune femme qui marche ! Tels furent les propos. Mais les actes se révélèrent bien différents. Dix-huit femmes allèrent en cachette chez Macesco, subir « l'examen ». Cet examen s'échelonnait sur trois jours : le premier, la cuisine ; le deuxième, le ménage et la couture ; le troisième, l'amour. Bien entendu, Macesco avait pris soin d'espacer les visites des candidates. On apprit par la suite que l'examen d'amour était le plus difficile. En paysan ordonné, Macesco inscrivit chez lui le nom de chaque candidate ainsi

que les notes reçues par elle. La dix-huitième candidate, Marthe Monteau, découvrit cette liste. Elle la recopia pendant le sommeil du vieux, mais, pour le moment, n'en souffla mot, sûre qu'elle était d'être l'élue. Car la veuve Monteau s'y connaissait aussi bien dans les livres que dans l'art culinaire et dans l'art de l'amour. Puis elle attendit. Ne recevant aucune convocation, Marthe alla chez Macesco. — Ah, non ! dit celui-ci, tu n'as pas satisfait à l'examen. Elle rendit alors visite aux dix-sept autres candidates dont elle avait les noms et leur expliqua comment le vieux s'était joué d'elles. Il s'était offert, à leurs dépens dix-huit bons repas, dix-huit journées de ménage et dix-huit nuits d'amour. Furieuses, les femmes se rendirent un soir, toutes ensemble, chez Macesco. Entendant des cris, celui-ci sortit sur le seuil de sa maison. — Que faites-vous, ici ? dit-il, ironique. J'ai déjà goûté de vous, et ça me suffit. Marthe Monteau saisit alors une pierre et la lança à la tête du satyre. Les autres femmes, dans un accès de colère subite, se mirent, elles aussi, à jeter des pierres. Macesco s'effondra en criant. Encore quelques pierres, et il se tut pour toujours. Les femmes se dispersèrent. En fuyant, Marthe laissa tomber la fameuse liste. Le tribunal ne se montra pas trop sévère envers elles, leur infligeant à toutes la prison avec sursis, à l'exception de Marthe Monteau, qu'il condamna à six mois de prison ferme.

ANDRÉ-G. BLOCK.

# On accuse, on plaide, on juge...

**CLÉOPÂTRE REINE D'ÉGYPTE** — Devant un petit théâtre de quartier : il fait très froid et le vent réverbère qui brille, entouré d'un halo de givre, un homme attend, son regard ne quitte pas la sortie des artistes... Douze coups sonnent à une église proche. Tout à coup, une forme féminine apparaît sous la porte du théâtre et l'homme se précipite : — Je vous en prie, murmure-t-il, écoutez-moi. — Non, crie la femme. C'est une admirable créature au corps sculptural ; la robe rouge qui lui donne un air vaguement exotique moule la rondeur de la poitrine et la courbe des hanches ; l'éclat de son visage, encore rehaussé par le maquillage de scène à peine effacé, semble fasciner le jeune homme contemplatif avec une sorte d'avidité les lèvres de pourpre, les prunelles sombres sous les cheveux aux reflets de satin noir. Elle, insouciant de ce grand garçon qui tremble d'amour, de chagrin et de désir, ferme son manteau de fourrure sur sa robe éclatante et souffle : — Bonsoir ! Le regard bleu, presque candide, de l'amoureux vacille et il supplie encore : — Accordez-moi un rendez-vous, un seul, et vous n'entendrez plus parler de moi... ma belle Cléopâtre tant adorée. — Vous êtes fou... Ne m'appelez donc pas Cléopâtre, je m'appelle Simone, comme tout le monde. — Peut-être, mais moi, c'est Cléopâtre que j'aime ! — Assez... assez... — Votre regard me brûle et me fascine ; votre image est gravée en moi comme au burin ! Cette fois, l'artiste s'impatiente : — Bonsoir ! jette-t-elle. Une détonation sèche : elle tombe en criant, tandis qu'il reste sur place, le revolver à la main. L'amoureux de Cléopâtre, reine d'Égypte, comparaisait, l'autre jour, devant la quatorzième chambre correctionnelle pour blessures, heureusement sans gravité, faites à « l'objet de sa flamme ». Grand, svelte, blond, un visage régulier éclairé d'un regard bleu pâle, le prévenu, avec des larmes, explique que le hasard, un soir, l'amena dans un petit théâtre de quartier, où on jouait un drame dont Cléopâtre était l'héroïne ; l'artiste qui interprétait ce rôle fit sur lui une impression très vive ; il écrivit des lettres passionnées, envoya des fleurs, attendit des heures à la sortie. Rien n'émut celle qui, sur la scène, captivait successivement César, puis Antoine, et restait insensible à la passion du pauvre spectateur. — Je lui ai offert de l'épouser ! sanglote-t-il. — Et j'ai refusé, répliqua Cléopâtre, aujourd'hui remise de ses blessures. Indulgent à l'amour fort de cet inconnu, elle ne se porte pas partie civile. Très belle dans une somptueuse cape de vision, l'artiste ajoute avec une lueur de pitié dans ses larges yeux très noirs : — Je ne lui demande qu'une chose : la paix. — Voyons, dit le président, vous êtes un garçon d'excellente famille, vous êtes intelligent, vous n'allez pas vous entêter dans cette attitude romantique d'Antony, répétant : elle me résiste... je la tue ? Tête basse, l'inculpé murmure : — Ma pensée ne la quitte pas, je ne puis l'oublier, je ne l'aime pas... Je l'adore à en perdre la raison... A la barre des témoins, Cléopâtre s'impatiente : — Mais je ne vous ai jamais rien promis... pas même un rendez-vous ! — C'est vrai ! — Alors ? Il a un geste vague, tandis que le tribunal lui inflige un an de prison avec sursis. La belle reine sort de l'audience, suivie d'un regard fou, passionné, ivre... Cléopâtre en a-t-elle fini avec cet amoureux explosif ? Ce n'est pas certain !

**MES FIANCÉS ET MOI** — La scène se passe à la Justice de paix du neuvième arrondissement : d'un côté, une jeune fille brune, au joli visage fardé ; de l'autre, deux hommes, un blanc et un jaune. Le blanc est un méridional, s'il faut en croire son accent qui évoque la Canebière ; le jaune est un Chinois au teint de vieil ivoire, aux yeux bridés. LE JUGE DE PAIX. — Vous êtes, messieurs, tous deux demandeurs : que réclamez-vous à Mademoiselle ? LE PREMIER (celui de Marseille). — Ce que je réclame ? Mon appareil de T. S. F., té ! LE SECOND (celui de Pékin ou de Canton). — Mon désir est de retrouver mon christ ! LE JUGE DE PAIX, abasourdi. — Votre christ ? LE CHINOIS. — Oui, je l'avais offert à Mademoiselle comme cadeau de fiançailles.

LE JUGE DE PAIX, à la jeune fille. — Monsieur était votre fiancé, mademoiselle ? LA JEUNE FILLE, baissant les yeux. — Oui, monsieur le juge de paix. LE MARSEILLAIS. — Mais moi aussi, Sainte Mère, je l'étais. LA JEUNE FILLE, rougissante. — C'est exact. LE JUGE DE PAIX. — Comment... tous deux étaient fiancés avec vous ? LA JEUNE FILLE. — Oui. LE JUGE DE PAIX. — L'un après l'autre, sans doute ? LA JEUNE FILLE. — Non... en même temps. LE CHINOIS. — Bien entendu, chacun de nous ignorait l'autre. LE MARSEILLAIS. — J'étais d'ailleurs le premier fiancé ; j'ai offert une bague, tée... une belle bague, et un poste de T. S. F., quand j'ai appris par la rumeur publique (sic) qu'elle était fiancée avec un Pékinois... LE CHINOIS. — Pardon, je ne suis pas pékinois, je suis de Fou-Tchéou. LE MARSEILLAIS. — Enfin, que vous soyez de Pékin ou de Fou... Fou... je ne sais pas quoi ! peu importe ! J'ai réclamé mes cadeaux. Mademoiselle m'a rendu la bague, pas le poste. Je veux le poste ! LE CHINOIS. — C'est la même chose ; elle m'a restitué la bague, pas le christ, un beau christ en ivoire. Je le veux. LE JUGE DE PAIX, curieux. — Mademoiselle, vous avez donc tour à tour perdu vos deux fiancés ? LA JEUNE FILLE. — Oui... l'accent de Monsieur (elle désigne le Marseillais) ne me plaisait pas beaucoup... Pourtant, je n'osais pas le lui avouer et c'est lui qui m'a quittée quand il a su que j'étais fiancée avec Monsieur. (Elle désigne le Chinois.) LE JUGE DE PAIX, au Céleste. — Et vous, monsieur, vous avez rompu quand vous avez appris que votre fiancée avait un autre prétendant ? LE CHINOIS. — Oui, monsieur... mais elle n'avait pas un autre prétendant seulement, elle en avait deux autres : le monsieur de Marseille et un de Lyon ! UNE VOIX DANS LA SALLE. — Parfaitement, j'étais aussi fiancé avec la demoiselle. LE JUGE DE PAIX, abasourdi. — Et qu'est-ce que vous réclamez, vous, le monsieur de Lyon ? LE LYONNAIS (un bon gros garçon, tout rond, tout réjoui). — Rien, je lui ai laissé la bague et les autres petits cadeaux ; je suis venu ici en curieux. LA JEUNE FILLE. — Pourtant, celui-ci, qui est le seul galant de mes trois fiancés, puisqu'il ne me demande rien, pourrait — seul — se plaindre de moi, car, si les autres m'ont quittée, c'est moi qui l'ai quitté, lui ! LE JUGE DE PAIX. — Pour un quatrième, sans doute ? LA JEUNE FILLE, rougissante. — Non... pour personne. LE JUGE DE PAIX. — Bien... Mademoiselle, vous rendrez le poste de T. S. F. et le christ, en attendant de retrouver un nouveau fiancé. LA JEUNE FILLE, simplement. — Je n'en désire pas ; je ne suis pas faite pour le mariage ! SYLVIA RISSER.

# IMBROGLIO CONJUGAL

LE tribunal de Budapest va être appelé prochainement à trancher une question litigieuse qui ne manque pas d'originalité et qui n'a pas de précédent. Il s'agit d'une demande en divorce, mais compliquée par ce fait que le mari, auteur de la demande, n'a jamais été marié avec sa femme légale et que celle-ci est morte depuis longtemps. Voici comment se présente cette histoire extravagante : D'après la déposition faite par le mari, on lui avait proposé en mariage une fiancée qui n'était pas très jeune, mais paraissait encore désirable, une fiancée qui prétendait avoir trente-neuf ans et le prouvait en montrant son acte de naissance. Le mariage eut lieu. Après la lune de miel cependant, la nouvelle mariée ne tarda pas à vieillir avec une rapidité déconcertante. Le mari s'en inquiéta et découvrit la vérité. Avant de faire la connaissance de son futur mari, la dame en question s'était fait rajeunir par un spécialiste en chirurgie esthétique. Grâce à ses soins, elle avait pu, pendant quelque temps, paraître jeune. En réalité, elle n'avait pas trente-neuf ans, mais cinquante-quatre et, pour achever de tromper son prétendant, l'acte de naissance qu'elle lui avait montré était celui de sa sœur, morte depuis plusieurs années. La question qui se pose maintenant devant le tribunal hongrois est celle-ci : le mariage peut-il être considéré comme légal ? Est-il possible de prononcer le divorce, étant donné que la femme avec laquelle le demandeur est juridiquement uni n'est plus en vie ?

## AMIS LECTEURS,

Vous êtes de fervents amateurs des œuvres du maître du roman policier

# GEORGES SIMENON

ACHETEZ DONC, AUJOURD'HUI, LE 1<sup>er</sup> NUMÉRO DE

# POLICE-FILM

QUI PUBLIE

**Une nouvelle  
enquête  
du commissaire  
MAIGRET,**

écrite spécialement  
pour les lecteurs de  
ce nouveau journal



**Mademoiselle**

**BERTHE**

**et son amant**

ROMAN COMPLET

PAR

**GEORGES SIMENON**

dont POLICE-MAGAZINE se fait un plaisir de vous offrir le début :

« Monsieur le Commissaire,  
« Je me rends compte, croyez-le, de l'audace qu'il y a à troubler votre retraite et je m'en rends d'autant mieux compte que j'ai entendu parler de votre charmante maison des bords de la Loire.

« Mais ne me pardonnez-vous pas quand je vous aurai dit que c'est pour moi une question de vie ou de mort ? Je suis seule, en plein Paris. La foule s'agite autour de moi. Je vais et je viens comme les autres jeunes filles et, pourtant, d'une seconde à l'autre, ce sera le drame : une balle, venue Dieu sait d'où ; peut-être un coup de couteau dans le dos ? La foule me verra tomber ; on portera mon corps dans quelque pharmacie avant de l'emmener à la morgue. Cela ne fera jamais que quelques lignes dans les journaux, si on daigne en parler.

« Et pourtant, monsieur le commissaire, je veux vivre, entendez-vous ? Je suis jeune ! Je suis vigoureuse ! Je suis gourmande de toutes les joies de l'existence !

« Vous serez sans doute étonné de recevoir cette lettre dans votre ermitage, dont il est si difficile de se procurer l'adresse. Apprenez donc que je suis la nièce d'un homme qui a été longtemps votre collaborateur à la Police Judiciaire et qui est mort à vos côtés peu de temps avant que vous preniez votre retraite.

« Je vous en supplie, monsieur le commissaire, répondez à mon appel : sacrifiez-moi quelques jours ou quelques heures ! C'est une jeune fille qui vous le demande de toute son âme, qui se met à vos genoux parce qu'elle ne veut pas mourir.

« Mardi et mercredi, je serai à dix heures du matin à la terrasse du Café de Madrid. Je porterai un petit chapeau rouge. D'ailleurs, si vous venez, je vous reconnaitrai, car je possède une photographie de vous avec mon oncle.

« S. O. S. !... S. O. S. !... S. O. S. !... »

Maigret était furieux. D'abord parce que son premier mouvement, quand il s'était laissé attendrir, était toujours un mouvement de colère à son égard. Ensuite, sans raison, il avait préféré ne pas parler de cette lettre à sa femme et il était un peu honteux d'avoir inventé un prétexte pour venir à Paris. Troisièmement, sa précipitation à se rendre à ce rendez-vous était la preuve qu'il n'était pas si heureux dans son jardin qu'il voulait le faire croire et que, comme un débutant, il s'emballait sur le premier mystère venu.

Enfin, comme il arrive le plus souvent dans la vie, il y avait une petite raison matérielle et ridicule à sa colère. Quand il avait quitté Meung-sur-Loire, à sept heures du matin, un brouillard vraiment glacé pesait sur la vallée et Maigret avait endossé son gros pardessus d'hiver.

Or, maintenant qu'il était assis à la terrasse du Café de Madrid, un pétillant soleil de mai baignait les Grands Boulevards ou n'évoquaient que des silhouettes printanières.

« D'abord, songeait-il, cette lettre sent trop la littérature pour être sincère. Quant au collaborateur tué à mes côtés peu avant ma retraite, cela ne peut être que le brigadier Lucas et il ne m'a jamais parlé d'une nièce... »

La terrasse était déserte. Il était tout seul devant un guéridon et, ne sachant que boire, car il avait déjà pris son café à la gare d'Orléans, il avait commandé de la bière.

« Heureusement qu'elle ne viendra pas et que je pourrai reprendre le train de onze heures ! »

Au moment précis où l'horloge électrique du carrefour Montmartre marquait dix heures, un petit chapeau rouge se faufila dans la foule et, l'instant d'après, une jeune personne un peu boulotte s'asseyait à côté de Maigret qui remarqua aussitôt sa respiration haletante.

— Excusez-moi... soufflait-elle en portant la main au côté gauche de sa poitrine où le cœur devait battre à grands coups. J'ai toujours tellement peur.

Et elle ajoutait, en lui montrant un visage qui s'efforçait de sourire :

— Mais, du moment que vous êtes là, c'est fini !... Je vous promets d'être brave...

Tout cela n'avait duré que quelques secondes et Maigret était encore étonné d'avoir à ses côtés ce vif bout de femme dont les mains tripotaient nerveusement un sac en crocodile. Comme le garçon les observait, il questionna :

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Quelque chose de fort, si vous permettez...

— Du cognac ?

— Si vous voulez... J'étais sûre que vous viendriez... Ce qui m'effrayait, c'était de me dire que vous n'arriveriez peut-être pas à temps...

— Vous êtes la nièce de Lucas ?

— Oui... J'ai bien pensé que vous le devineriez... Sa petite-nièce, plus exactement... Si je ne vous ai pas donné mon nom et mon adresse, c'est que je craignais que la poste...

Au même moment, elle fixait quelque chose, quelque un plutôt, un jeune homme qui venait de s'asseoir à la terrasse, quelques tables plus loin. Maigret sentit qu'une angoisse passait dans les yeux de la jeune fille et il grommela :

— C'est lui ?

— Qui ?

— Le type qui est là-bas...

Mais elle se ressaisit aussitôt, sourit :

— Mais non ! Vous vous trompez... Seulement, dès que surgit une silhouette d'homme, surtout avec un imperméable beige, je sursaute malgré moi...

Il remarqua qu'au lieu de vider son verre d'un trait, elle y trempe lentement les lèvres. L'air ironique et un peu méprisant du garçon ne lui échappa pas davantage et il comprit qu'il faisait figure du monsieur d'un certain âge amateur de fraîche jeunesse.

— On m'appelle Berthe, disait la jeune fille qui ne semblait pas aimer le silence. J'ai vingt-huit ans... Maintenant que vous acceptez de vous occuper de moi, je suis prête à tout vous dire...

Son chapeau rouge la rendait aussi pétillante que le printemps, mais on sentait néanmoins en elle l'assurance d'une petite bonne femme qui sait ce qu'elle veut.

— Car vous acceptez, n'est-ce pas, monsieur le commissaire ?

— Je ne connais encore rien de votre histoire...

— Vous la connaîtrez ! Vous saurez tout ! Vous ne me laisserez pas plus longtemps dans l'angoisse...

— Etait-ce la présence du jeune homme en imperméable qui l'empêchait d'être à son aise ? Sa tête se tournait en tout sens. Son regard suivait les passants dans la foule, revenait à Maigret, au verre de cognac, au jeune homme encore, et toujours elle s'efforçait nerveusement de sourire.

— Cela vous ennuyerait de venir chez moi ? Ce n'est pas très loin d'ici... Rue Caulaincourt, à Montmartre... Avec un taxi, nous y serons tout de suite...

Et Maigret, toujours maussade, parce que la situation lui semblait ridicule, frappa le guéridon avec une pièce de monnaie, remarqua en quittant la terrasse que le jeune homme en beige appelait à son tour le garçon.

C'était au 67 bis, non loin de la place Constantin-Pecqueur, entre une boulangerie et le comptoir d'un bougnat. Une maison de Montmartre comme la plupart des maisons de Montmartre, avec la loge près de la porte d'entrée, un tapis rougeâtre et usé dans l'escalier, des murs en faux marbre jaunâtre et deux portes à bouton de cuivre par étage.

— Je suis confuse de vous faire grimper si haut... C'est tout au-dessus, au sixième, et il n'y a pas d'ascenseur...

Une fois sur le paillason, elle tira une clef de son sac et presque aussitôt ce fut un enchantement. Le printemps des Grands Boulevards était pâle et sans saveur à côté du printemps des toits de Paris. En bas, la rue Caulaincourt, où défilaient autobus et camions, était comme un fleuve sombre et on plaignait ceux qui gravitaient si loin de l'air et du soleil.

Une porte-fenêtre était ouverte sur un long balcon en fer. Tout autour de ce balcon, des géraniums semblaient saigner dans la lumière et un canari sautillait dans une cage où restait encore accroché un peu de mouron du matin.

— Débarrassez-vous, monsieur le commissaire... Vous permettez que je me donne un coup de peigne ?... Je me suis habillée à la diable, en me demandant si vous viendriez...

Toutes les portes étant ouvertes, on découvrait le logement dans son entier. Il comportait trois pièces gentiment meublées et d'une propreté méticuleuse, avec beaucoup de tissus clairs qui venaient encore les égayer.

M<sup>lle</sup> Berthe, qui avait retiré la veste de son tailleur, apparaissait en blouse jaune à petites fleurs dont le tissu était tendu par la poitrine.

— Donnez-moi votre pardessus... Asseyez-vous, je vous en prie... Je ne sais plus où j'en suis... Je suis si contente, voyez-vous !... J'ai l'impression que le cauchemar est fini...

Et la joie éclatait en effet sur son visage. Ses yeux humides brillaient. Ses lèvres charnues et roses s'entr'ouvraient dans un sourire.

— Vous allez comprendre... Je ne sais par où commencer, mais cela ne fait rien, n'est-ce pas ? car vous avez l'habitude... Il vous a suffi de voir cette pièce, avec la machine à coudre et tous ces bouts de tissus, pour deviner que je suis couturière... Je vais même vous avouer quelque chose de plus : je fais surtout des robes que mes clientes, qui sont des personnes très bien, me demandent de copier sur des modèles qu'elles apportent et qui viennent des grandes maisons... Vous ne me trahirez pas ?

Elle débordait tellement de vie qu'on n'avait pas le temps de penser ; à peine celui de suivre tous ses jeux de physionomie. Et Maigret, une fois de plus, était un peu gêné de se trouver là, dans cette atmosphère de féminité et de jeunesse, comme un homme marié qui fait des fredaines.

— Maintenant, il faut que je fasse une confession plus grave...

**POLICE-FILM** est en vente partout **50** centimes  
LE NUMÉRO :

# LE GARAGISTE ASSASSIN

CHALONS-SUR-MARNE  
(De notre envoyé spécial.)



ÉTAIT un couple qui courait les routes de France, à bord d'une rapide auto. On aurait cru de jeunes mariés en voyage de noces... ou des amoureux en week-end... L'autre jour, leurs pérégrinations les amenèrent aux portes de Châlons. L'auto stoppa devant un garagiste.

— Faites le plein d'essence.

Cette opération achevée, l'automobiliste aurait dû sortir son portefeuille... et payer. Ce petit geste, l'automobiliste oublia même de l'esquisser. Au contraire, il appuya sur l'accélérateur.

Petite tentative d'escroquerie qui devait avoir les plus graves suites pour les intéressés.

Aussitôt, l'alerte fut donnée. Les gendarmes se mirent de la partie. Ce ne fut pas long : le soir même, l'aimable couple couchait à l'ombre.

Le délit était bénin. Tout au plus une petite histoire de correctionnelle.

Et puis, évidemment, on réclama l'identité de l'homme et de sa compagne.

Elle déclara :

— Yvonne Desprez.

Lui :

— Van Thouroudt.

Il semblait fort inquiet d'avoir ainsi à fournir des renseignements.

— Nationalité ?

— Belge...

On l'aurait deviné en écoutant son accent. Ces deux noms ne disaient rien à l'adjudant chef de gendarmerie Deludet, cependant, son attention était attirée par l'attitude anxieuse de l'automobiliste. Usant d'une bonne méthode, il attaqua Yvonne Desprez.

— Qu'a-t-il votre ami ?

La jeune fille sembla réfléchir une seconde, puis, sans plus de façon, avec un cynisme déconcertant, elle répondit :

— Ce qu'il a ? Vous voulez le savoir ?

— Évidemment !

— Eh bien ! c'est un bonhomme qui a tué sa femme.

Le 20 mars dernier, des mariniers repêchèrent dans les eaux glauques du canal d'Ypres les restes d'une femme assassinée.

Pour en arriver à ces conclusions, il n'était point nécessaire d'être très grand clerc : les restes étaient des morceaux éparés... les restes d'une femme coupée en morceaux !

Cela fit grand bruit à l'époque.

Le canal fut sondé, fouillé, dragué...

La pêche macabre s'éternisa ainsi pendant des jours.

En fin de compte, il fut possible de reconstituer à peu près un corps entier. Il ne manquait que la tête.

Jamais on ne devait retrouver la tête dans les eaux grises du canal d'Ypres.

La police belge ouvrit une difficile enquête ; le Parquet de Gand instruisit dans les formes.

On établit la liste des disparues au cours des dernières semaines. Le corps, en effet, ne paraissait pas avoir séjourné plus d'un mois à un mois et demi dans l'eau.

Parmi une vingtaine de noms figurait celui de M<sup>me</sup> Van Thouroudt, née Alice Lemaitre, femme de garagiste de Reckheim.

Certes, les enquêteurs n'avaient aucune idée préconçue. Le cadavre repêché pouvait être aussi bien celui de M<sup>me</sup> Van Thouroudt que celui d'une des autres malheureuses portées disparues. Rien ne permettait de songer qu'il s'agissait davantage de l'une d'elles plutôt que de telle autre.

Par simple mesure de précaution, des investigations furent entreprises au sujet de chaque disparue, dans sa famille, dans son milieu, etc...

C'est ainsi qu'un beau jour le garagiste Van Thouroudt fut convoqué au Palais de Justice d'Ypres pour y fournir quelques renseignements sur la disparition de sa femme.

On attendit tout le jour Van Thouroudt en vain.

Le lendemain, un policier se présenta à son domicile. Il trouva porte close.

Le garagiste avait fui.

Cette disparition équivalait à un aveu.

La femme dépecée était M<sup>me</sup> Van Thouroudt et son mari était son assassin.

Grâce au garagiste, l'enquête avait fait un grand pas.

Encore convenait-il désormais de mettre la main sur le fuyard.

Son signalement fut donné dans toutes les directions, dans tout le pays.

Les frontières furent surveillées.

Van Thouroudt devait être facilement repérable.

Il avait fui à bord d'une voiture remise dans son garage, voiture dont on connaissait les caractéristiques et le numéro de

police. De plus, Van Thouroudt n'était pas seul à bord. Il était parti accompagné de sa jeune amie, Yvonne Desprez.

D'aussi précieux éléments s'avèrent sans effet. Les jours et les semaines s'écoulaient sans que les fuyitifs fussent repérés.

C'était à désespérer.

Il fallut l'incident de Châlons-sur-Marne et le soudain bon vouloir de la jeune Yvonne pour que toute la lumière éclatât.

D'abord interrogé par M. Bligoux, juge d'instruction à Châlons, Van Thouroudt se cantonna dans un mutisme à toute épreuve dont il ne se départit que pour tout nier en bloc, comme un beau diable.

— Cette petite Yvonne est une folle. C'est une malade. Elle ment, elle invente, jurait-il.

## UNE DOUBLE DISPARITION BIEN MYSTÉRIEUSE



Les deux enfants de M. Simkov, médecin russe, dix-huit et douze ans, jouaient, comme ils le faisaient souvent, dans une sablière, non loin de chez leurs parents, à Guyancourt, près Versailles. Les deux enfants ont disparu. Ils n'ont pas été retrouvés sous l'éboulement du sable, et l'on est convaincu qu'il y a eu rapt, d'autant plus que les enfants, abandonnant leur bicyclette et leur veste, sont partis outils à la main. En outre, on a aperçu une auto mystérieuse. Exploits de kidnapper ou attentat d'ordre politique ? La Justice est partagée entre ces deux hypothèses. A gauche : Le cadet des disparus. A droite, en haut : l'aîné ; au-dessous : les excavations creusées par les enfants du Dr Simkov. (Rap.)

Quant à Yvonne, questionnée à nouveau et plus longuement, elle ne se fit pas prier.

— Il nie ?... Allez, il ne niera pas toujours.

Et la jeune enfant, cynisme ou inconscience, de livrer délibérément des détails, des détails, comme dit, à faire se dresser les cheveux sur la tête, s'il ne s'était agi des cuirs chevelus de magistrats aguerris à ces sortes de confession.

— Puisque je vous dis que c'est moi qui l'ai aidé à découper la femme. Ça s'invente pas, ça, pour sûr !

« C'est moi-même qui l'ai déshabillée... dans la cuisine... »

« C'est moi qui ai aiguisé le couteau. »

« Après... enfin après... vous savez ce que nous avons fait. »

« Ce travail ne nous a pas demandé plus d'une demi-heure. »

« Je l'ai quitté alors et je ne sais comment il s'est débarrassé des morceaux. »

Yvonne Desprez ajouta pour en terminer :

— Il m'avait promis le mariage... si sa femme disparaissait.

Or ces déclarations concordaient point par point avec les éléments déjà recueillis par l'enquête.

Aussi odieux que pouvaient apparaître les aveux de la jeune fille, il convenait de les considérer comme infiniment sérieux.

Et c'est à la suite de ces déclarations qu'il fut décidé de faire venir à Châlons-sur-Marne, le commissaire Spilliaert, commissaire aux délégations judiciaires belges.

Alors s'engagea, le 20 avril, un mois jour pour jour après la découverte des restes macabres dans le canal d'Ypres de M<sup>me</sup> Van Thouroudt, dans le cabinet de M. Bligoux, un duel à longue haleine entre le policier belge et le garagiste. Duel où le garagiste devait, comme on le pense bien, être lamentablement battu.

Van Thouroudt n'avoua pas tout de suite. Il ergota tant et plus.

— Ma femme s'est suicidée, commença-t-il par dire.

Puis il se reprit :

— Elle est partie d'elle-même de chez moi... Je ne sais rien du malheur qui a pu lui arriver.

Il revint au suicide.

— Mais alors, même si elle s'est sui-

ciée accidentellement et elle est morte du coup en frappant de la tête contre la pierre de l'évier.

Enfin, deux heures plus tard, Van Thouroudt lâchait la phrase fatidique, toujours la même, à la suite de laquelle le greffier peut prendre sa plus belle plume pour établir le procès-verbal des aveux.

— Eh bien ! oui, c'est moi... c'est moi qui ai tué ma femme.

Van Thouroudt était un brave homme un peu coureur et un peu turbulent.

Il avait un garage grâce auquel il gagnait sa vie.

Il avait aussi une femme... une brave femme avec qui il ne s'entendait pas du tout, parce que, d'après ses dires, elle dépensait précisément trop facilement et avec trop de désinvolture tout l'argent que le garage rapportait.

C'était une source de discussions sans fin.

On imaginera que la paix dans le ménage avait fini de régner depuis longtemps en se souvenant qu'en dehors de ce sujet de discussions le garagiste avait son cœur pris par ailleurs... par la jeune Yvonne Desprez. C'est le 23 février que j'ai tué ma femme, a avoué Van Thouroudt. Ce jour-là nous nous disputons comme jamais encore nous nous étions disputés.

« Toujours pour une question d'argent... »

« Alors, à un moment, j'ai perdu la tête. Je l'ai prise à la gorge et j'ai cogné contre la pierre de l'évier jusqu'à ce qu'elle cesse de crier... »

« Quand je me suis arrêté, elle était morte... Ce n'est pas ce que j'avais voulu, mais j'étais fou ! »

Le meurtre commis, Van Thouroudt persista-t-il dans sa folie ou voulut-il jouer les assassins de grande classe qui défient les polices du monde ?

Les psychiatres le détermineront peut-être.

Relatons simplement les faits.

Van Thouroudt se trouva aussitôt fort gêné et fort encombré par le cadavre.

Qu'en faire ?

C'est toujours à cet instant que les assassins commettent dans l'odieux les pires imprudences.

Après quelques instants de réflexion, il prit un premier parti. Chargeant le cadavre sur son dos, il le précipita dans la citerne de la cour de son garage.

La nuit était tombée... L'heure portait aux méditations.

« Si la disparition de ma femme fait trop de bruit, on ne manquera pas de fouiller la citerne, songea-t-il, et on découvrirait tout de suite le corps... »

La cachette se révélait mauvaise.

Bientôt le garagiste prit une nouvelle résolution.

S'armant d'un singulier courage, il repêcha lui-même le corps dans la citerne.

Voyez le travail !

Et ramena le corps dans la cuisine.

Il se coucha et dormit bien tranquillement.

Le lendemain, on avisera !

Le lendemain, la gentille Yvonne Desprez était là.

On sait de quelle façon elle aidait son amant dans sa triste besogne de dépeçage.

Après son départ et son aide efficace, Van Thouroudt s'adonna à une seconde et tout aussi macabre besogne que la première.

Empaquetant les « morceaux » dans de la toile, en plusieurs voyages il alla jeter les « paquets » dans le canal.

Il éparpillait les colis sanglants au fil de l'eau !

— En vingt-quatre heures, j'eus tout « liquidé », a-t-il précisé.

— Et la tête ? demanda-t-on.

Une fois de plus, Van Thouroudt devait se troubler.

— La tête !... La tête ! répéta-t-il comme soudain plongé dans un songe lointain.

— Oui, la tête.

Avec effort, il concéda :

— La tête, je ne l'ai pas jetée dans le canal.

— Où l'as-tu mise.

— Je l'ai enfouie dans la terre.

— Où ?

— Dans mon jardin.

Et, comme on s'inquiétait des raisons exactes du crime, du mobile qui avait poussé le garagiste, on lui demanda :

— Tu avais bien promis le mariage à ta jeune amie Yvonne.

Et Van Thouroudt eut cette réponse étonnante :

— C'est exact, absolument exact... Seulement, je lui avais promis le mariage à la condition unique que ma femme mourût d'une mort naturelle !

Et, heureusement pour lui, Van Thouroudt va regagner la prison de Courtrai en Belgique, puis passera devant des assises de son pays, à Bruges où la loi ignore la condamnation à mort.

Chez nous, le sort de Van Thouroudt aurait eu ceci de commun avec celui de sa malheureuse femme, c'est que sa tête à lui aussi aurait été enfouie séparément du corps.

PHILIPPE ARTOIS.

# Tribunaux comiques

**LES GROS PÉCHÉS DE MARIE LAJOIE**

C'est presque du Courteline. Cette brave dame, omnipromise il y a deux ans dans une affaire de traite des blanches, comparait pour trouble de jouissance. L'expression d'ailleurs paraît l'amuser follement et, confortablement assise devant son avocat, elle pouffe dans son mouchoir.

L'inculpée a eu « des mots » avec sa concierge qui lui reprochait de se livrer au « quatre z'orgies ». A ces mots succéda une série de coups portés avec un parapluie. Et, enfin, ce qui aggrave le cas de la grosse bonne dame, la concierge a reçu sur le crâne un vase que l'avocat de l'inculpée qualifie de « familial ».

En tombant, ledit vase a si cruellement blessé la concierge que cette dernière est à l'hôpital où, si l'on répond de ses jours, on est beaucoup moins affirmatif en ce qui concerne sa raison.

Elle a toujours été fêlée, lance l'inculpée qui, par une douce ironie, s'appelle Marie Lajoie.

Mais, sentant la gaffe, l'avocat intervient pour dire :

— C'est par pure maladresse que le vase est tombé par la fenêtre. Ma cliente est très maladroite.

Et le défenseur de citer de nombreux cas de maladresse de sa cliente.

Mais, intervient le président, Marie Lajoie n'a nullement été maladroite en la circonstance puisque, visant la concierge, elle l'a atteinte.

— Elle ne visait pas la concierge.

— Alors qui ?

— Mais... personne.

L'avocat, quelque peu démonté par l'ironie imprévue du président, voit, juste retour des choses d'ici-bas, sa cliente venir à son secours :

— Je ne pouvais pas viser, vu qu'à trois mètres je ne vois plus rien.

Malheureusement, il y a un témoin assez ennuyeux :

— J'ai entendu m'ame Lajoie dire : « J'y flanquai un objet d'art sur la g... à la pipelette ».

Pourquoi teniez-vous à ce que ce fût un objet d'art ? ironise encore le magistrat.

— Mais j'ai jamais dit ça. Le témoin, c'est une saleté qu'elle en a menti par la bouche. D'abord, comment qu'elle aurait entendu ça ? Elle n'est dans la maison que depuis un mois et je me trouvais en vacances quand elle a emménagé. Je l'ai vue pour la première fois la veille de l'accident.

Le président remonte maintenant un peu plus haut dans cette histoire.

Marie Lajoie a déjà eu « des difficultés » avec la justice et le magistrat parle d'une certaine affaire de traite des blanches qui fait hausser les épaules à l'inculpée.

— Bounos...ère ? fait-elle... Comment que vous dites déjà ?... Enfin, comme vous dites... j'ai jamais été dans ce pays-là.

Inutile d'y aller pour y envoyer de pauvres filles victimes de leur naïveté, de leur confiance et aussi bien souvent de leurs mauvais penchants.

— Je ne m'occupe pas de ça. En tout cas, si j'ai trafiqué pour... le pays que vous dites, mon président, c'est pas des raisons pour que ma pipelette m'invective.

— Ce n'est pas non plus pour ça qu'elle vous a fait des reproches.

— Une concierge n'a pas de reproches à faire à une locataire qui paye son loyer.

— Elle vous en a fait de la part du propriétaire qui avait reçu de nombreuses plaintes d'autres locataires. On vous reprochait de faire la nuit une vie de tous les diables.

— C'est pas moi.

— Alors qui ?

— La T. S. F.

— C'est la T. S. F. qui pousse des cris et lance des gros mots, car votre voisine



**CHÂTIMENTS CORPORELS EN PERSE**

En Perse, où, depuis la guerre, la civilisation a fait son œuvre et où la législation s'est considérablement adoucie, on n'y allait pas de main morte il y a quelque trente ans. L'écartèlement, l'égorgeage du condamné au rasoir, le plongeon jusqu'au cou dans la poix bouillante, la pendaison après arrachement des ongles des mains et des pieds, telles étaient quelques-unes des « gentilles » que des bourreaux très à la page distillaient à leurs victimes. Le plus étrange ? Que tous ces supplices ne décourageaient ni le brigandage ni l'assassinat. La Perse voyait des exécutions quasi quotidiennes... et également des agressions et des meurtres quotidiens.

Un des supplices les plus communément infligés pour des délits médiocres (tels que menus larcins) était sans aucun doute la bastonnade. Comme le montre notre photo, on ne flagellait pas le patient sur les épaules ou sur les reins, mais sur la plante des pieds, ce qui est, paraît-il, incomparablement plus douloureux. La chose se faisait sans solennité aucune. Le condamné, attaché par les pieds à une barre de bois, la tête au sol, voyait soldats et bourreaux, armés de longues branches flexibles, le frapper à tour de rôle jusqu'à ce que le sang jaillit, et que les pieds ne fussent plus qu'une plaie. Une foule curieusement indifférente, où vous noterez la présence de tout jeunes garçons et de vieillards, assistait à la scène, et sans doute contrôlait le nombre de coups et leur vigueur. Tous ces assistants ont l'air tranquille : on ne peut lire ni pitié ni d'ailleurs aucun autre sentiment sur leurs faces, mornes pour la plupart. Sans doute jugent-ils le châtimement juste : dès lors...

Notes encore, au sol, la présence de verges cassées ; ce qui suffirait à prouver que les anciens tourmenteurs persans s'acharnaient avec une réelle férocité sur leurs victimes. (Rap.)

de palier, qui a un fils, vous a entendu crier des gros mots. Quand on a des enfants près de soi, on s'observe.

— C'est pour le fils de la voisine que vous dites ça, mon président ? Il a vingt-huit ans et il est chauffeur de taxi !

Marie Lajoie affirme d'ailleurs que, si des gros mots ont été dits, ce fut par le charretier.

C'est en vain que le président interroge l'inculpée sur ce qui se passait chez elle la nuit.

— Il y avait beaucoup de jeunes gens aux allures inquiétantes.

L'inculpée provoque une vive hilarité en ripostant :

— Moi, ça ne m'a jamais inquiétée. Et puis, j'aime la société des jeunes qui sont gais.

— Je devine pourtant ce qui se passait chez vous, reprend le président. On a trouvé à votre domicile de nombreuses collections de photographies obscènes.

— Faut bien vivre. Il n'y a que ça qui rapporte aujourd'hui. Et puis, je les vendais seulement à des déssalés. Quand c'était un jeune client, je lui demandais toujours de me montrer son acte de naissance.

Le président fait un bond, sur son siège : — Vous demandiez l'acte de naissance des clients qui venaient vous acheter des photographies obscènes ? C'est inouï ! — Oh ! des jeunes seulement... Moi, j'ai jamais voulu détourner des mineurs.

Marie Lajoie discute maintenant de l'obscurité de ces photographies :

— C'est rien à côté de ce qu'on vend en Allemagne.

— Comment le savez-vous ?

— J'ai vécu à Londres pendant un an. Nouvelle hilarité.

— Et c'est en vivant à Londres...

— Oui, celles qu'on vendait à Londres venaient de Berlin.

Une dernière accusation. Une vieille demoiselle, professeur de piano, se présente comme témoin à charge :

— Sauf le respect que je dois à mes juges... commence-t-elle.

— A vos juges ? s'étonne le président, mais vous n'êtes pas l'accusée.

La vieille fille sourit et, pour dire quelque chose, fait :

— Non, pas encore.

Et elle poursuit :

— Sauf votre respect, donc, Madame m'a glissé ses ordures.

— Comment... glissé ?

— Oui, des photos obscènes sous ma porte. Et il y avait des dédicaces ! Si vous saviez, mon président, les horribles choses qu'elle écrivait sur les photos !

— Pourquoi les avez-vous lues ? demande l'avocat.

— Mais je ne les ai pas lues ! s'indigne le professeur de piano... D'abord, c'était trop mal écrit.

— Alors, comment savez-vous que c'était « d'horribles choses » ?

— C'est la concierge qui m'a dit qu'elle les avait lues autant dire avec des pincettes.

— Il est évident, constate le président, que la nature même des images photographiques suffisait...

Et, à la surprise générale, la vieille fille intervient :

— Oh ! non, ça, c'était ce qu'il y avait de plus propre... On aurait dit des reproductions d'art.

Et cet aveu naïf vaut à Marie Lajoie l'indulgence du tribunal : trois mois de prison avec sursis.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

## Double crime à Nancy

(Suite de la page 5.)

— Demain, ce sera trop tard. Ce qui prouvait la préméditation.

En conclusion, que doit-on penser de Goldebarrier ? Est-il lucide ou fou ?

— Il avait sur lui sept mille cinq cents francs au moment de son arrestation ; par conséquent, il ne comptait pas se suicider, mais bien se sauver de l'autre côté de la frontière, disent certains.

— Pourquoi aurait-il tué sa femme et son fils ?

— Parce qu'il avait une maîtresse et qu'il devait l'emmener avec lui.

— Et les six mille francs laissés rue Erckmann-Chatrian ?

— Un dernier remords, sans doute.

— Et sa randonnée nocturne dans différents taxis ?

— Pour dépister ses poursuivants.

Mais d'autres, plus logiques peut-être, rétorquent :

— Le matin même de son crime, Goldebarrier a effectué, entre les mains d'un de ses collègues, un versement de 160 000 francs. Un homme qui a l'intention de fuir à l'étranger ne sacrifie pas une somme pareille.

— En effet.

Saura-t-on un jour la vérité ? G. G.

## ÉCOULEMENTS TARIS

Cystite, hypertrophie de la prostate  
Traitement efficace, sans danger par  
puissant antiseptique urinaire  
**PAGÉOL**

CHATLAIN, 2, rue de Valenciennes  
Paris - Rens. gratuits. Ec. service 601 P0

## ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC



“VÉRIFIÉS, CONTROLÉS, GARANTIS”

- « Ivoire » ..... Soie blanche fine. La dz. 12.
- « Réservoir Ivoire » ..... » 13.
- « Veloxité » ..... Soie rose ext.-fine. » 14.
- « Rés. voir velouté » ..... » 15.
- « Naturel » ..... Soie brune surfine. » 16.
- « Réservoir naturel » ..... » 17.
- « Cristallin » ..... Soie blonde super. » 18.
- « Réservoir cristallin » ..... » 19.
- « Pelure » ..... Soie peau ext.-superf. » 20.
- « Réservoir pelure » ..... » 21.
- « Latex » ..... Soie lactée invisible » 22.
- « Renforcé » ..... Lavable extra. » 23.
- « Soie chair » ..... Lavable supérieur. » 24.
- « Supersochair » ..... Lavable ext.-supér. » 25.
- « Epaie » ..... Lavable d'usage. » 26.
- « Crocodile » ..... Spécial-américain. » 27.
- « Boudruche » ..... Sarfine supérieure. » 28.
- « Bout américain » ..... Modèle très court. » 29.
- « Collection » ..... Mod. variés supér. » 30.
- « Echantillons » ..... Mod. variés extras. » 31.
- « Assortiment Black Cat » 20 mod. différents. » 32.
- « Le Vérifier » appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs. » 33.

RECOMMANDÉ : « Latex » invisible et « Soie chair » lav. CATALOGUE illustré tous articles intimes, cacheté fco. ENVOIS rapides, recom. sans marque apparente. PORT : France et Colonies : 2 frs. - Étranger : 3 frs. PAIEMENT par mandat (Contre remb. : frais 3 frs). Pas d'envoi contre remb. à l'étranger.

**BELLARD - P - THILLIEZ**  
HYGIÈNE  
55, Rue Notre-Dame-de-Lorette, PARIS-9<sup>e</sup>  
Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue  
Magasins ouverts de 9 à 19 heures. (Vente discrète)  
Même maison : 22, Faubg. Montmartre (g<sup>e</sup> boulevard)

Collaboration des plus éminentes personnalités de la Faculté de Paris

LE IMMENSE SUCCÈS

# JOURNAL SECRET

REVUE MÉDICO-SEXUELLE

ACHETEZ aujourd'hui le Numéro 7

En vente partout 3<sup>Fr</sup> —

**POLICE-MAGAZINE**  
Direction - Administration - Rédaction  
**3, rue Taitbout, PARIS (IX<sup>e</sup>)**  
Téléph. : Taitbout 59-68. — Compte Ch. Post. 259-10. R.C. Seine 64-345.

**ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes**

FRANCE...	Un an (avec prime) .....	75 fr.
	Un an (sans prime) .....	60 fr.
ÉTRANGER...	Six mois (sans prime) .....	35 fr.
	Un an .....	70 fr.
	Six mois .....	40 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



Le tribunal militaire siégeant à Tunis a commencé de juger les nombreux inculpés arrêtés à la suite des incidents sanglants dont Tunis fut récemment le théâtre. A gauche : Le tribunal. A droite : Quelques-uns des émeutiers, condamnés à la prison, vont être emmenés par la troupe après le jugement. (Safara et F. P.)

Simone Pinot (ci-dessus) a avoué avoir mis le feu chez M<sup>me</sup> Fréchar, d'Épinal, et en avoir empoisonné la mère. (F. P.)



Un joli coup de filets, à l'actif de la Police judiciaire, à Paris, qui vient de donner un coup de sonde dans certains milieux suspects. On a arrêté d'abord quatre étrangers, Vola, Valente, Goldreich et Paul Bolgheroni (ci-dessus), qui habitaient la France bien que sous le coup

d'un mandat d'expulsion et avaient volé des autos et des fourrures pour plus d'un million. Puis un récidiviste du vol d'autos, compromis dans un cambriolage de bijouterie à Marseille : Lucien Benoit-Gonin, a rejoint au dépôt le reste de la bande (à droite). (Safara.)



INFORMATION  
**WANTED**  
 CONCERNING  
**PETER DAVID LEVINE**

Peter David Levine was last seen at 3:30 P.M., February 24, 1938, in the vicinity of North Avenue and Hamilton Avenue, New Rochelle, N. Y. The pictures reproduced on this circular are good likenesses of him.




**PETER DAVID LEVINE** is described as follows:

Age:	12 years (born 2-2-26)
Height:	4' 8"
Weight:	90 pounds
Build:	Average
Eyes:	Blue-green; deep set

Un jeune garçon appartenant à une riche famille américaine, Peter Levine, a été enlevé par des kidnappeurs, qui exigent pour le rendre une somme de 30 000 dollars. Des milliers de boy-scouts (à gauche) coopèrent aux recherches faites par la police avec le concours

des meilleurs chiens policiers. Dans tous les cinémas, on passe le signalement et la photo du jeune garçon disparu (à droite). Recherches fiévreuses et malheureusement vaines jusqu'à présent. (Rap.)